

Université de Montréal

Paradis crépusculaire
Suivi de Impostures : Examen d'une démarche créatrice

par
Joanie Ferland

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en Littératures de langue française
option création littéraire

Juillet 2010

© Joanie Ferland, 2010

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Paradis crépusculaire
Suivi de Impostures : Examen d'une démarche créatrice

présenté par :

Joanie Ferland

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis
président-rapporteur

Jean Larose
directeur de recherche

Jean-François Cottier
membre du jury

Résumé

La première partie de ce mémoire, intitulée « Paradis crépusculaire », est un roman dont la narratrice, une jeune femme, est hantée par les pensées suicidaires. S'exprimant à la première personne, elle décrit elle-même son évolution psychologique provoquée par la rencontre d'un homme et les débuts d'une relation amoureuse. L'amour ravive les tentations suicidaires du personnage principal et l'entraîne dans un univers de peur qui côtoie la folie. L'histoire s'ancre dans la réalité quotidienne des deux personnages.

La deuxième partie, « Impostures : Examen d'une démarche créatrice », est un essai qui traite de ma propre démarche d'écriture. Mes réflexions, tout d'abord personnelles, s'ouvrent vers le monde de la création littéraire, plus particulièrement romanesque, et sont reliées aux conceptions de différents critiques. L'essai s'élabore à partir du sentiment de l'imposteur qui m'a hantée durant tout le processus de création.

Mots clés : création littéraire, roman, écriture, imposture, suicide, amour

Abstract

The first part of this M.A. Thesis, “Paradis crépusculaire”, is a novel. The narrator and main character is a young lady hunted by suicidal thoughts. She describes her own psychological development starting with the meeting of a man and with the beginning of their relationship. Love awakes her suicidal temptations and brings her in a universe of fear and madness. The story takes roots in the daily lives of both characters.

The second part, “ Impostures : Examen d’une démarche créatrice ”, is an essay about my own writing experience. My personal thoughts on literary creation, especially about the production of a novel, are linked with different theories of literature. This essay elaborates on a feeling of imposture that has haunted me through all my writing process.

Key words : literary creation, novel, writing, imposture, suicide, love

Table des matières

Paradis crépusculaire	1
1. La rencontre	2
2. L'aveu	12
3. La peur	20
4. La querelle	27
5. La comédie	33
6. L'épreuve	42
7. L'ultimatum	48
8. La crise	57
9. Le retour	62
10. L'aube	68
 Impostures : Examen d'une démarche créatrice	 74
Justifications	75
1. Posture d'énonciation	77
2. Posture de romancière	84
3. Posture d'artiste	89
Retour vers soi	96
 Bibliographie	 98

*À mes parents,
dont le soutien m'importe beaucoup plus
qu'ils ne le croient.*

PARADIS CREPUSCULAIRE

1. La rencontre

La chambre est plongée dans l'obscurité. Les chiffres verts de mon réveille-matin indiquent six heures. Assise sur mon lit, le dos appuyé contre deux oreillers, je tente de distinguer les traits de celui qui est couché près de moi. Je ne connais pas son prénom. J'ignore totalement qui il est. Pourtant, le timbre grave de sa voix m'est déjà familier, et mes mains, ma bouche, se sont déjà promenées sur toutes les parties de son corps. Cette situation n'est pas nouvelle. Je ne sais plus combien d'hommes ont ainsi partagé mon lit sans que je sache quoi que ce soit à leur sujet. À chaque fois, c'était la rencontre de deux corps en quête d'assouvissement.

Toutefois, ce matin, tandis que je contemple la forme vague de ce visage qui se dessine dans la noirceur, de ce torse nu, de ce bras qui frôle ma cuisse, un désir nouveau naît en moi. J'ai *envie* de savoir. Je voudrais connaître le prénom de cet homme afin de le lui murmurer à l'oreille lorsqu'il se réveillera. Je voudrais qu'il ne dorme plus, qu'il me parle de lui. Je voudrais même le toucher, glisser mes doigts sur sa peau... Je n'ose pas.

Je ne comprends pas cette curiosité inattendue, ni cette timidité qui entrave ma spontanéité. Je pourrais seulement poser un baiser sur son épaule, et peut-être recommencerions-nous ce que nous avons fait hier soir... Mais ce n'est pas ce que je désire. Ce que je ressens dépasse l'attirance charnelle. Quelque chose d'inconnu me captive dans cet homme. J'ai l'impression qu'il est différent des autres...

Mes sentiments troublants me tiennent éveillée malgré l'heure matinale. Habituellement, mes amants me quittent alors que je suis toujours profondément endormie, ne laissant aucune trace de leur passage, et je leur en suis reconnaissante... Mais la perspective que celui-ci s'en aille de la même façon, sans que je puisse lui dire au revoir, sans que je puisse regarder une dernière fois ses yeux, m'inquiète... Pourquoi ?

Certes, la nuit dernière a été magique. Jamais je n'ai atteint un tel contentement. Je me rappelle tout, ses gestes, ses paroles, mon extase fulgurante...

Nous nous sommes rencontrés au hasard d'une rue. Il déverrouillait la porte de son automobile, et je m'apprêtais à entrer dans la station de métro. Nos regards se sont croisés... Aussitôt, il a arrêté son geste, et j'ai cessé de marcher. C'était plus qu'un simple regard échangé entre deux étrangers. Mes yeux l'appelaient...

Il s'est approché de moi, lentement, comme s'il craignait que je me sauve. Je suis demeurée immobile, totalement subjuguée par ses lèvres, sa démarche... J'étais attirée par cet homme, irrésistiblement. Il était maintenant à quelques pas seulement...

Je n'ai pas refusé l'offre d'Éros. Il m'a suivie dans le métro. Nous ne nous parlions pas ; nous nous apprivoisions du regard. Ses yeux interrogeaient mon corps et obtenaient tous les consentements qu'il voulait.

Nous sommes sortis ensemble, à la même station. Il m'a accompagnée jusque chez moi. Une heure après l'avoir vu pour la première fois, j'étais avec lui dans ma chambre. Je m'attendais à un acte brutal, à une étreinte rapide sans préliminaires, à un déferlement des sens sans atteinte au cœur, à un corps-à-corps superficiel... En même temps, je savais déjà que cette fois-là ne serait pas comme toutes les autres.

Ses mains ont tendrement caressé mon visage. Puis, il a fougueusement embrassé mon front, mes joues... Sa langue a trouvé la mienne. Je cédaï sans méfiance à l'enchantement de cette étreinte.

Il m'a déshabillée, petit à petit, posant longuement sa bouche sur chacune des parties de mon corps qu'il dénudait. Ses gestes trahissaient son désir. Je me suis trouvée nue devant lui. Une impérieuse avidité électrisait tous mes membres.

Il a pris mes mains, les a posées sur son chandail. Répondant à sa demande, je lui ai rapidement enlevé son vêtement. Il a approché mon corps du sien. Aussitôt, mes lèvres se sont soudées à son cou, son torse, son ventre... Un feu exquis incendiait les moindres parcelles de mon corps.

Il m'a couchée sur le lit. Après quelques pénibles secondes, il est venu me rejoindre. Sa voix, chevrotante, a murmuré à mon oreille : « - Je veux... » Il n'a pas terminé sa phrase. Ces mots, les premiers qu'il m'adressait, disaient tout. Mes jambes se sont ouvertes, il m'a pénétrée si tendrement et si durement à la fois... Je pleurais. La sensation qui m'habitait m'était inconnue ; je découvrais le sentiment de plénitude que peut apporter la fusion charnelle. Et ses yeux riaient de bonheur... Nous

nous étions trouvés. Nous avons crié simultanément notre joie, brisant le silence oppressant de la nuit !

Il s'est doucement retiré, puis il m'a accueillie sur lui. Nous nous sommes endormis ainsi... Et je me réveille ce matin, la tête encore sur sa poitrine, avec une impression de béatitude. Comment, en une seule nuit, en une seule relation, un homme a-t-il pu me rendre à ce point heureuse ?

Les minutes passent, puis les heures. Je sommeille un peu, mais mes pensées dérivent constamment vers les images de cette nuit merveilleusement étrange, vers les sensations qui m'ont visitée, avec le désir impérieux de LE connaître davantage... La lumière du soleil levant, filtrée par le store, éclaire graduellement la chambre, me permettant de mieux examiner l'homme qui toujours dort à mes côtés. Je pourrais contempler ce corps durant la journée entière...

Il est huit heures lorsque, finalement, il ouvre les yeux. Je détourne immédiatement le regard et tente de lui faire croire que je m'apprêtais à me lever. Nous nous habillons en silence. Gênée, je sors rapidement de la chambre pour me réfugier dans la cuisine. Comment me comporter ? Prévoit-il de déjeuner ici ? Que vais-je lui dire s'il s'attarde ?

À mon grand soulagement, il a déjà mis son manteau lorsqu'il me rejoint. Je lui ouvre aussitôt la porte. Il sourit : « - Puis-je revenir ce soir ? » Sa question me déconcerte pour quelques instants. « - D'accord.

Vers vingt heures. » Je referme la porte en regrettant ma réponse. Je ne devrais pas le revoir... Et que pensera-t-il de mon consentement empressé ?

Il est dix-neuf heures trente. J'erre dans mon appartement, me précipitant à la fenêtre chaque fois que j'entends un bruit au-dehors. Je ne devrais pas désirer si fort son retour. Il se peut qu'il ne vienne pas... Il semblait pourtant sincère, ce matin.

Toute la journée, j'ai songé à la nuit dernière. J'ai essayé à plusieurs reprises de me concentrer sur mon travail, mais toujours une impatience frénétique me gagnait. Je désire vraiment avoir cet homme dans mon lit encore une fois... Oui, seulement une autre fois, puis je ne le reverrai plus, jamais. Ce n'est que mon désir qui me pousse vers lui, rien de plus...

Enfin le timbre de la sonnette ! J'ouvre. Il m'embrasse. Nous courons vers ma chambre...

Depuis plusieurs nuits déjà, je ne suis plus seule dans mon lit. À chaque fois, c'est la même extase, la même ivresse. Je tente de me persuader que notre relation est seulement charnelle, mais je ne peux nier que nous nous parlons chaque fois davantage, qu'il arrive un peu plus tôt, part toujours un peu plus tard. Je connais maintenant son nom : Alexandre.

Comme moi, il étudie à l'université. Il a le même âge que moi. Savoir cela m'inquiète.

Je devrais mettre un terme à nos rencontres. J'ai l'impression qu'un danger me guette ; une menace plane au-dessus de moi tel un aigle qui attend patiemment le faux pas de sa proie. S'il revient ce soir, je lui demanderai de partir. Sans même l'inviter à me suivre dans la chambre. Je n'ai plus rien à découvrir de cet homme, maintenant que je connais son corps... Oui, ce soir, ce sera la fin de cette histoire qui dure depuis trop longtemps déjà !

Le voici parti. Comme chaque matin depuis deux semaines. Car je lui ai permis de revenir... Et, ce matin, je tremble. Ce matin, j'ai mal. Je déteste qu'il s'éloigne ainsi ! Comme si son départ allait me détruire... Dès qu'il a refermé la porte, j'ai senti ma douleur, j'ai reconnu ma tristesse. Ce sont de vieilles connaissances. Déjà, les larmes coulent sur mes joues, tandis que je le regarde disparaître au coin de la rue. Je ne veux pas pleurer, il ne faut pas que je pleure !

Je tente de m'accrocher au souvenir de la nuit qui vient tout juste de se terminer... Mes larmes fuient, mon sang veut sortir de mes veines. Mon corps révolté se convulse tandis qu'une angoisse sans mesure, sans limites, imprègne mon âme. J'enfoncerais un pieu dans mon cœur pour tuer mon chagrin ! Il n'a pas le droit de m'abandonner !

Mon appartement semble soudain tellement vide ! Je regagne ma chambre, je vois le lit défait, les couvertures tombées par terre... Je me précipite vers l'oreiller sur lequel il a dormi, pour y enfouir mon visage, retrouver l'odeur de l'homme qui, encore une fois, cette nuit, a pénétré dans mon antre...

Son absence me fait terriblement souffrir.

Pourquoi n'ai-je pas su me contenter de son corps ? Pourquoi mon âme a-t-elle vibré sous ses caresses ? J'ai succombé. Maintenant, lui parti, j'expie ma faiblesse. Il m'a dit qu'il reviendrait, ce soir... Mais ce soir, il sera trop tard ! Ce soir, la détresse m'aura déjà tuée !

Recroquevillée sur le lit, je serre nerveusement son oreiller. Mes pleurs mouillent le tissu. Je repense à notre brève histoire, je songe à nos corps soudés l'un à l'autre toute la nuit, à nos râles échangés dans le jaillissement de la jouissance...

Toutes ces images, toutes ces paroles, m'arrivent ternes, dépourvues de toute vertu consolatrice ; elles s'agitent, impuissantes, devant mes yeux, comme si elles appartenaient à une autre existence. Ai-je inventé ce conte de fées ? Pendant quelques jours, j'ai cru à un miracle. Je réalise durement ma naïveté. Comment ai-je pu être si sotte ?

Il ne reviendra sûrement pas. J'ai goûté une félicité qui m'était interdite. Ce n'est qu'un fantôme qui a momentanément comblé le vide de mon existence. Ce n'est qu'un homme qui ne voulait que son plaisir... Pourquoi n'ai-je pas su faire de même ?

Soudain, j'ai l'impression que la terre s'ouvre sous mes pieds... Je me sens tomber, tomber... Les parois sont si lisses... Mes mains affolées ne trouvent aucune prise, mes pieds trébuchent. Je glisse dans un précipice sans fond, je sombre dans mon gouffre intérieur...

Je sais ce qui m'attend maintenant. Je connais les moindres pierres des noirs sentiers qui sillonnent cet abysse. Je les ai tant de fois parcourus, courant éperdument dans ce labyrinthe infernal à la recherche d'un Sauveur... Pourquoi résister ? Avec quelle arme me défendre alors que mon âme est déjà transpercée ? Personne là-haut ne m'attend. IL est trop loin. IL n'est plus là.

Soudain, je *les* entends. Mes démons ! Ils susurrent à mon oreille, ils m'appellent, ils m'invitent à les rejoindre. Ils me suggèrent la solution fatale que j'ai si souvent envisagée... Je suis perdue. Je n'avais donc jamais quitté ce monde inférieur ! Je n'ai pu que respirer un peu ! Mes poumons, corrompus depuis longtemps, cherchent l'odeur familière du soufre, mes pieds meurtris retrouvent le funeste sol de cendres. Pourquoi refuser ma destinée ?

L'antichambre de l'Enfer me paraît si belle, les ténèbres sataniques me semblent inondées de lumière... Je danse avec les spectres de la souffrance, je communie avec les démons de la douleur ! Au loin, j'entends le rire lugubre du maître des lieux.

J'ai soudain envie de courir vers *lui* qui m'a autrefois accueillie, le seul qui m'ait jamais offert un remède contre ma peine, il y a si longtemps.... Il me semble que je sens ses doigts glacés s'enfoncer jusqu'à

mon cœur. Son haleine de givre souffle dans mon cou. Il est maintenant si près... Je frissonne, malgré moi conquise par les séductions de l'ombre.

Doucement Satan prend ma main, lentement Satan m'emmène en Enfer, refuge de toute douleur. La mort m'offre un abri si doux...

Je crains une chute irrémédiable.

Les heures s'écoulent lentement. Je tente de me concentrer sur le roman ouvert devant moi, sur la table de cuisine. Mais ses phrases ne signifient absolument rien. Les personnages, qui habituellement prennent vie sous mes yeux, échouent aujourd'hui à m'entraîner dans un monde fictif apaisant, loin de la réalité.

Mes yeux parfois quittent le livre pour contempler par la fenêtre le paysage hivernal. Tout est noir, glacé. Le mois de janvier à son paroxysme... Plus aucune douleur ne m'atteint. À l'apogée de mon désespoir, je ne pleure plus. J'ai la conviction que ce soir, j'accomplirai finalement l'acte fatal que j'imagine depuis tant d'années.

Alexandre se tient devant moi, sur le seuil de la porte. Je ne peux y croire... Je ne peux pas accepter. Il est trop tard ! Je suis retombée où il

était venu me chercher, je ne remonterai pas, la rechute est chaque fois trop pénible.

Que faire ? Mentir. Je sais mentir. « - Tu n'as été qu'un amant de plus dans ma vie. Va-t-en. »

Sans autres explications, je le repousse violemment dehors. Je n'ose le regarder, de peur de faiblir. Je referme la porte aussitôt. Après quelques minutes, j'entends des pas qui s'éloignent.

Il est parti, le danger est écarté. Je ne succomberai plus, je le promets.

2. L'aveu

Alexandre est revenu. Après une semaine. Je l'ai trouvé devant ma porte à mon retour de l'université. Je ne pouvais pas l'éviter. Il me barrait l'entrée. Il n'a prononcé qu'une seule phrase pour me convaincre de le laisser me suivre dans l'appartement : « - J'avais envie de te revoir. » Il n'a pas demandé d'explication, je n'en ai pas donnée. Nous nous sommes jetés l'un sur l'autre.

Pourquoi était-il revenu ? Je l'ignore. Mais les sept dernières nuits, passées à sangloter, à tenter d'oublier, ces nuits s'éloignent... Durant cette semaine de torture, j'ai songé à mourir tant de fois ! Je ne pouvais m'y décider... Dès le soir où je l'avais connu, n'avait-il pas réveillé en moi le désir de vivre ? Demain, il partira, encore... Pour l'instant, IL est à moi.

Couchée, je fixe le plafond. Mes pensées s'activent frénétiquement, cherchant à endiguer la crue amoureuse des dernières heures, tentant de dominer les battements effrénés de mon cœur. J'appréhende cette longue et froide journée d'hiver. Que faire ? Ma vie a donc irrémédiablement basculé...

Alexandre m'a promis qu'il reviendrait. Pourtant, le doute m'envahit. Serait-ce vraiment l'Amour ? Pourquoi ne pas plonger dans ces délices sans un regard en arrière ?

Cette nuit, chair contre chair, le bonheur m'apparaissait certain. Cependant, dès que nos deux corps se sont séparés, l'incertitude a rempli l'espace entre nous. J'aurais voulu le retenir contre moi, l'empêcher de s'éloigner, l'emprisonner pour toujours entre mes jambes !

Et si mon aveu allait le faire fuir ? Qu'ai-je donc encore osé lui dire ?

Son regard alors qu'il tournait la poignée, son sourire alors qu'il franchissait la porte, son « Je reviendrai » alors qu'il me quittait, me semblent maintenant des signes évidents d'un adieu définitif, des gestes posés pour la dernière fois, des paroles prononcées pour ne plus jamais avoir à les dire. Il m'a sans doute montré tout ce qu'il aurait pu encore m'offrir, avant de le reprendre pour se mettre à l'abri.

Je me hais ! J'aurais dû me taire. J'ai cru que son retour prouvait quelque chose. J'ai cru que je pouvais être sincère ! Pendant tant d'années, j'ai gardé le silence sur mes tentations... Je n'avais jamais confié à qui que ce soit le désir de mort qui hantait mes jours, qui les hante encore... Je ne croyais pas que mes amis, les membres de ma famille, comprendraient mes blessures. Je n'espérais aucune compassion. Et je m'étais éloignée de tous, perdant contact avec les premiers, mentant aux autres au sujet de mon soi-disant bonheur. Mais, lors de cette dernière nuit, pour la première fois, j'ai trahi mon secret.

Après avoir fait l'amour, nous avons mangé un peu. Je coupais du fromage lorsque, soudain, sans même réfléchir à mon geste, sans songer que je n'étais pas seule, j'ai appuyé la lame contre mon pouce. J'ai contemplé pendant quelques instants le sang opaque qui coulait de la plaie. Alexandre me regardait, stupéfait, horrifié. Quelques secondes ont passé. Il s'est précipité vers moi, il m'a enlevé le couteau, il a posé une serviette sur ma coupure.

Je tremblais de tous mes membres. Je ne savais pas comment m'expliquer. Pourquoi ne s'en allait-il pas ? Mon geste aurait dû le chasser, à tout jamais, mais il restait là, assis sur une chaise, me fixant. Je voulais tout lui dire, tout lui avouer, mais je ne sais pas comment parler de moi, de ma douleur...

« - Pourquoi t'es-tu mutilée ? »

Mutilée ? J'ai eu envie de protester, de nier. Le terme me semblait exagéré... Une simple coupure, un peu de sang, était-ce grave à ce point ? Cependant, le mot mutilation s'imposait peu à peu... Oui, depuis quelques années, j'ai pris l'habitude d'inciser ma peau, de marquer ma chair... Divers objets m'ont servi d'instruments de torture : la lame d'un couteau, la flamme d'une chandelle, la boucle d'une ceinture, un morceau de verre cassé... La douleur physique que je me causais volontairement me permettait de concrétiser mon mal, de le rendre palpable. Le seul danger était que mes cicatrices deviennent trop visibles aux yeux des gens que je côtoyais. Et voilà que je m'étais mutilée en présence d'Alexandre !

« - Je... je suis obsédée par le suicide. Depuis longtemps. »

Ma bouche avait prononcé ces mots avant que je n'aie pu réfléchir aux conséquences. Voilà. J'avais finalement avoué ce que je cachais à tout le monde.

Il a voulu en savoir davantage ! L'aveu de mon secret, retenu pendant tant d'années, ne lui suffisait-il donc pas ? Désirait-il se repaître de ma souffrance, se délecter au récit de mes mises à mort imaginaires ?

« - Je ne te dirai rien de plus. », ai-je brutalement déclaré pour me défendre contre toute intrusion.

Je suis allée me coucher. Il est venu me rejoindre quelques minutes plus tard.

L'avant-midi passe. Je n'ai pas envie de me lever. Les bruits banals de la vie urbaine me parviennent : les klaxons des automobilistes impatients, les sirènes des pompiers, les jappements des chiens qui se promènent avec leurs maîtres, les échos de voix des passants... Tout ce vacarme ne réussit pas à me distraire de mes sombres pensées.

Je me décide finalement à manger une tablette de chocolat, sans me peigner, sans m'habiller. La friandise ne me procure pas la satisfaction habituelle. La dernière bouchée me donne même la nausée. Je m'assois sur le divan et je persévère dans mon désespoir. Alexandre ne reviendra pas. Cette certitude déclenche une crise de larmes. Encore. Je ne sais que pleurer...

J'ai gaspillé la seule chance que j'avais de revenir à la vie.

Mais pourquoi alors m'a-t-il promis qu'il reviendrait ? Je l'ai cru !
Je lui ai fait confiance ! Mon chagrin se transforme en colère. Il est revenu dans mon lit, après une semaine d'absence, puis il est reparti!

Le téléphone sonne. Ma main tremble en soulevant le combiné. La voix enthousiaste de ma sœur répond à mon « Allô » chancelant. J'étouffe aussitôt mes sanglots. Mais je voudrais lui crier mon désespoir !

« - Oui, je vais bien... Non, je ne travaille pas aujourd'hui. J'étudie. » Une conversation banale, détendue, sans larmes. Jamais mon délire cérébral ne parvient jusqu'à ma sœur. Je retiens tous les appels au secours, j'intercepte tous les signaux de détresse que je pourrais émettre.

Je n'ose même pas lui annoncer que j'ai rencontré quelqu'un ; je ne succombe pas à l'envie de lui décrire nos nuits si merveilleuses. Si je parle d'Alexandre, ma tristesse éclatera. Je devrai lui avouer ma crainte qu'il me quitte, je devrai lui confier les raisons de cette peur, lui dire que je me suis mutilée cette nuit... Et si je m'abandonne une autre fois à la sincérité, je perdrai aussi celle qui m'écoute en ce moment ; elle s'éloignera de moi à tout jamais, comme Alexandre...

Le reste de la journée se déroule dans la confusion la plus totale. Mes idées s'embrouillent, se mêlent. Je ne sais que faire. Je ne fais qu'errer de ma chambre au salon, m'asseoir, contempler le vide, les yeux toujours

mouillés, furieuse contre moi-même, contre LUI, contre la terre qui ne s'ouvre pas sous mes pieds... Vers qui aller ? Où chercher du réconfort ? Je suis seule. Personne ne sait.

Au cœur de mon désespoir, j'entends le timbre de la sonnette. Je me précipite vers la porte. Il est là. Il est revenu ! Encore ! Je sais qu'il a remarqué mes yeux rouges. Comment les lui cacher ? Continuant à pleurer, je balbutie : « - Je pensais... que... que tu ne reviendrais jamais. Je pensais... je pensais t'avoir perdu. Je ne te fais pas peur ? Avec ma folie ? » « - Non. Mais j'aimerais comprendre... »

Dois-je vraiment tout lui expliquer ? Son regard est insistant. Je sais que je ne pourrai pas l'esquiver.

Il entre dans l'appartement et s'assoit sur le divan. Il attend. J'ouvre la bouche, la referme. Je suis incapable d'organiser en un discours logique ce que je ressens. Je me dirige vers la cuisine, ouvre une bouteille de vin, reviens dans le salon. Je bois plusieurs gorgées à même le goulot. L'alcool me brûle la gorge. Cette chaleur me calme.

Je ne pense pas à offrir une coupe à Alexandre, qui toujours se tait et attend. Sa patience m'exaspère ! Son silence m'oblige à parler.

« - Je ne comprends pas moi-même. Je ne sais pas comment tout a commencé... »

J'avale encore quelques gorgées. Des souvenirs me reviennent... Combien de fois me suis-je mutilée ? Je m'effraie moi-même.

Je sais maintenant ce que je dois dire. Je dois raconter *la* première fois. Tout ce qui s'est passé avant est confus... Ce qui aurait pu produire ce

premier geste, fatal, s'est effacé de ma mémoire, je ne le retrouve plus. Seul demeure, cruellement claire, l'image d'une lame sur ma peau... Trop agitée pour demeurer debout, je m'assois sur le divan, la bouteille de vin tremblant légèrement au bout de ma main.

« - Ce que je sais, c'est qu'un jour, un jour comme les autres pourtant, j'ai pris un couteau et je me suis coupée au poignet. C'était une petite coupure, profonde, mais pas vraiment dangereuse. J'ai regardé mon sang couler, et j'ai compris alors que quelque chose n'allait pas en moi. Ce jour-là, j'ai compris que j'avais envie de mourir. »

Je me tais, essoufflée, vidée par ce mince aveu.

Peut-être n'existe-t-elle tout simplement pas, cette raison qui expliquerait tout... Je suis passée de mes souffrances d'enfant aux pensées suicidaires tranquillement, sans événement extraordinaire, sans élément déclencheur auquel je puisse me référer.

Je me tourne vers Alexandre, qui garde toujours le silence. Est-il ébranlé par ce que je viens de raconter ? J'ai dit si peu... J'ai tu l'essentiel.

L'essentiel, ce sont toutes ces années passées dans la certitude de me tuer un jour, dans le sentiment de n'être personne, de ne rien valoir, d'être seule pour affronter la vie qui est trop dure, toutes ces années ineffaçables de douleur inextinguible... La mort qui devenait une fascination... Plus tard, plus tard je le lui dirai...

« - Mais tu n'as jamais réellement essayé de te suicider ? » « - Non. Je suis trop lâche. » « - Dans ce cas, je suis reconnaissant à ta lâcheté. »

Et nous éclatons de rire ! Alexandre me serre dans ses bras. Oui, un homme me prend dans ses bras parce que j'ai eu mal ! Peut-être devrais-je le repousser encore, définitivement... Agir, avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'il ne m'aime pour de bon... Je ne peux plus. Il est déjà trop tard. Je crois à notre bonheur. Je l'aime.

Nous avons ri longtemps, en nous déshabillant...

3. La peur

J'observe sans cesse le ciel menaçant, les branches des arbres malmenées par le vent. Je déjeune en lisant le journal, mais mon regard se porte constamment vers la fenêtre. J'avale difficilement chaque bouchée. Une sensation de brûlure a envahi mon ventre... Je suis inquiète, énormément inquiète.

Une violente tempête de neige s'annonce, et Alexandre est parti, en voiture, chez ses parents, à la campagne. Il reviendra ce soir. Mais le pire pourrait arriver, et il ne reviendrait pas, il ne reviendrait plus jamais...

Je tente de chasser ces pensées désastreuses. Pourquoi me morfondre inutilement ? Il faut que j'aille travailler. Je me prépare donc à partir, tout en implorant silencieusement la Nature de rester clémente, ce soir.

Lorsque je sors de l'appartement, la force du vent qui cingle mon visage m'impressionne. Déjà, quelques flocons de neige tombent en tournoyant. Une angoisse sourde s'insinue dans mon cœur. Alexandre ne me quittera pas, non. Mais la mort me l'enlèvera. La vie est trop belle depuis que je l'ai rencontré, une telle chance est irréelle...

Tout en marchant vers le magasin où je travaille, j'imagine les suites de ce décès, comme s'il s'était déjà produit... Ce serait un deuil impossible. Il m'a interdit de me mutiler, il m'a fait promettre de ne jamais tenter de me tuer. Même s'IL mourait, je devrais donc continuer à vivre ! Je suis

terrifiée. Je ne pourrais pas suivre dans la mort celui qui m'a sauvée précisément parce qu'il m'a sauvée !

J'entre dans le magasin, la tête remplie de ces idées bêtes.

Durant toute la journée, partagée entre une hâte folle de retourner chez moi dans l'espoir, si incertain, qu'Alexandre revienne, et une velléité paniquée de prolonger éternellement cette journée de travail pour éviter le drame qui me détruira, je tente de survivre. Insoutenable attente ! Je voudrais connaître à l'avance le dénouement, pour savoir si je dois rire ou pleurer. Pousser un cri, qu'il soit de joie ou d'agonie, me libérerait de la tension intolérable qui m'habite.

Cependant, les heures s'écoulent. Mon mal de ventre s'intensifie de minute en minute. J'ai parfois envie de me plier en deux pour écraser ces crampes épuisantes. Je me contente d'agripper discrètement le rebord de ma caisse, réprimant un gémissement. L'important est de n'éveiller aucun soupçon autour de moi.

Le flot de la clientèle baisse au fur et à mesure que la tempête gagne en vigueur. Maintenant, la neige tombe abondamment, accompagnée de grésil. Lorsque la porte du magasin s'ouvre pour laisser entrer un client, j'entends le rugissement du vent. C'est une violente clameur, accompagnée de plaintes et de lamentations ; c'est un chœur de spectres qui alimente en images affreuses les idées noires qui m'accablent ! Le trajet qu'Alexandre

doit faire pour rentrer me semble si périlleux ! Je le vois au volant, je vois la glace noire sur le chemin, je vois la route qui serpente entre les arbres fantomatiques... Il peut perdre le contrôle de sa voiture à tout instant !

Peut-être ai-je péché en jouant avec la vie ? Je crains ce soir un châtiment impardonnable, une punition terrible, sournoise. Fatalité ! Je refuse de souffrir encore !

Mon regard se porte vers l'horloge. Déjà seize heures ! Alexandre prendra la route du retour bientôt, très bientôt... La prochaine heure sera cruciale... pour moi. Je commence à me ronger les ongles.

Sa voiture ne chavirera pas dans le fossé, non... Ce sera plutôt une brutale, une atroce collision... Le choc qui déforme les deux automobiles, le pare-brise qui éclate, le corps d'Alexandre projeté violemment, Alexandre dans la neige, qui ne bouge plus...

Visions catastrophiques ! Comment mon imagination peut-elle créer de telles scènes ? Mes hallucinations me semblent si précises, si détaillées, si... vraisemblables ! J'assiste, impuissante, à l'anéantissement de celui qui m'a ressuscitée !

J'entends jusqu'aux sirènes de l'ambulance ! Les secours se précipitent sur le lieu de l'accident. Tentatives vaines de réanimation ! Il est trop tard. Les ambulanciers couchent Alexandre sur une civière, recouvrent son corps, son visage...

Non ! Je ne souhaite pas cela ! Mes délires ne sont pas mes désirs ! Laissez-moi mon Alexandre !

Et si sa voiture s'enflammait... Tout est possible. Le destin possède toutes les ressources, il invente les moyens qui lui conviennent. S'il veut le feu, les étincelles aussitôt jaillissent. Les flammes qui accomplissent l'inéluctable... Cette image m'apparaît pendant qu'un client m'aborde à ma caisse... Je m'efforce de masquer mon tourment. Quelque chose en moi répugne à dissimuler, voudrait étaler mon désespoir, comme si la part suicidaire de moi-même, ensevelie depuis longtemps, avait déchiré son suaire...

Après le départ du client, je regarde de nouveau à travers les grandes baies vitrées qui donnent sur la rue. Des voitures passent, tranquilles, stables, malgré le déchaînement de la Nature. Mes hallucinations sont stupides, au fond... Cependant, les routes qu'Alexandre doit emprunter me paraissent beaucoup plus dangereuses que cette petite rue... La venue du crépuscule attise encore mon angoisse.

Je pense alors à l'appeler chez ses parents pour lui conseiller de coucher là-bas. Je tends la main vers le téléphone qui se trouve près de la caisse. J'hésite... S'il est déjà parti, j'inquiéterai ses parents... Et que penseront-ils de moi, de ma crainte irraisonnée ? Surtout, oui surtout, je veux voir Alexandre ce soir ! Je veux le toucher, l'embrasser, le posséder ! Et même si je lui parlais directement, il viendrait, car LUI, il n'a pas peur de la tempête... Non, je ne téléphonerai pas.

Je retourne chez moi, me frayant un chemin dans la neige accumulée sur le trottoir. Je croise un couple enlacé qui marche tranquillement, sans se soucier de la tempête qui déferle. La femme rit aux éclats ; l'homme a murmuré quelque chose à son oreille. Je ne peux m'empêcher de les dévisager. Peut-on rire ainsi, impunément, franchement ? Peut-on vivre sans songer à la mort, qui surgit sans prévenir, qui happe sans discernement ?

Le trajet me paraît interminable. Les rues défilent à une incroyable lenteur. J'aimerais courir, mais mes pieds glissent constamment sur le trottoir, qui est glacé, tout comme la route... Le vent violent me lacère et m'aveugle. La neige qui tombe en rafales m'embrouille la vue. Ma marche est un véritable chemin de croix !

Enfin, plus qu'une avenue à traverser... Je me dépêche de franchir ce dernier obstacle. Plus que quelques mètres, et je saurai...

La voiture d'Alexandre est garée devant mon appartement ! Il en sort justement. Je cours. Il ouvre les bras pour m'accueillir. J'arrête ma course pour lui assener des coups de poing sur la poitrine.

« - Tu n'avais pas le droit de partir. Comprends-tu ? Tu n'avais pas le droit ! »

Des larmes ruissellent sur mes joues, mes épaules tremblent, mes mains frappent durement l'homme qui se tient devant moi. Il ne réagit pas, tout à fait immobile. Mes sanglots s'apaisent d'eux-mêmes. Je lève les yeux vers lui, voulant expliquer ma crise : « - J'ai imaginé tant de choses horribles... Je voyais ta voiture, dans un fossé, ton corps inerte sur le

siège... » Mes larmes coulent toujours. La neige fouette nos visages, le vent glace nos corps. Je réalise à quel point j'aime cet homme...

« - Maintenant que tu es là, j'ai peur, j'ai tellement peur que tu t'en ailles... » Ma voix se brise. Je le regarde anxieusement. Comprend-t-il que chacun de ses départ déclenchera la même angoisse, qu'il devra me rassurer à chacun de ses retours? Il me prend dans ses bras et murmure à mon oreille : « Je ne m'éloignerai jamais de toi. Je t'aime. »

Nous sommes tous deux transis de froid. Nous nous dépêchons de rentrer dans mon appartement, de rejoindre ma chambre...

Maintenant qu'Alexandre se trouve près de moi, qu'il me parle et qu'il me touche, les pensées morbides ne me hantent plus. Je me surprends même à ridiculiser ma propension au désastre. Ensemble, nous rions des scénarios d'horreur que j'ai inventés.

Toutefois, j'appréhende déjà la prochaine journée d'errance dans la solitude. Je veux cueillir tous ses sourires, posséder toutes ses paroles, retenir tous ses regards, connaître mille fois son corps... Je fige ces précieux instants dans ma mémoire, oubliant de vivre le moment présent... Si c'était la dernière fois ?

De nouveau, Alexandre éclate de rire.

Il est minuit. Je suis incapable de m'endormir. Je ne peux m'empêcher d'évoquer un lit d'hôpital, un homme livide couché dans les

draps blancs qui l'enveloppent tel un linceul. J'imagine mon homme partant inexorablement vers le pays des ombres, tandis que je baise ses mains, reliques de notre Amour, qui s'évapore au rythme de son souffle plus faible de seconde en seconde... Je ne saurais lui dire adieu, oh non, je ne saurais lui dire adieu... Je lui crie de rester en vie, je me fâche contre sa faiblesse, ma colère est désespérée.

4. La querelle

Je me réveille en sursaut, haletante, effrayée. J'entends des gouttes de pluie qui cognent à la vitre. Le temps gris de la journée d'hier se poursuit... J'essaie de me calmer, mais je tremble de tous mes membres et des sueurs froides me coulent dans le dos. Mes yeux ouverts revoient les sinistres images du cauchemar que je viens de faire. Ces scènes m'apparaissent avec une insupportable netteté.

J'étais enfermée, seule, dans une pièce sans issue, sans fenêtre, sans lumière, et je hurlais, je hurlais jusqu'à l'agonie... Puis les murs se refermaient peu à peu sur moi. Je manquais d'air, j'étouffais. Mes cris se bloquaient dans ma gorge. Je ressentais une terrible douleur...

Je tente d'apaiser ma respiration... Peu à peu, la cruauté de ces visions s'estompe. Mais j'éprouve toujours un mal indicible. J'ai l'impression d'avoir poussé des cris de douleur réellement inhumains. Je ne peux chasser le pressentiment d'une catastrophe imminente.

Je me tourne vers Alexandre. Il dort paisiblement. Rêve-t-il à moi en ce moment ? De ses songes, l'angoisse et la souffrance sont certainement bannies... Peut-être même que j'y souris toujours... Tout doit y être si clair, d'une sereine blancheur, sans tâches. J'approche mon visage de son dos, j'aspire son odeur, je pleure silencieusement contre lui, sans le réveiller, apeurée par mes propres peurs...

L'épuisement finit par m'abattre. Je m'enfonce dans un sommeil trouble, ponctué de mauvais rêves qui me tiennent agitée tout au long de la nuit.

À mon réveil, il est déjà dix heures. Alexandre est encore étendu à côté de moi, profitant paresseusement de ce jour de congé commun. Il me regarde, me sourit, commence à caresser irrésistiblement mes cuisses, mon ventre... Mon corps s'abandonne, mais les horribles images de la nuit me hantent. Elles dansent devant mes yeux, mêlant la délicieuse réalité avec leur épouvantable fiction.

Alexandre commence à me faire l'amour. Ses gestes sont doux, ses baisers sont tendres... Mais j'ai mal ! Je n'éprouve aucune douleur physique... Mais je souffre... Je souffre d'une souffrance inexplicable, je souffre en tous les recoins de mon âme... Je m'oblige à répondre aux caresses d'Alexandre, j'essaie de retrouver les sensations délicieuses qu'elles me procurent habituellement...

Soudain, la peur surgit. Encore. La peur que mon univers s'écroule, que ma joie ne soit qu'un leurre, que ma relation amoureuse se termine par un désastre... Alexandre est là, nous faisons l'amour, et j'ai peur !

Je tente de repousser ma crainte, mais elle a déjà saccagé mon bonheur. Des larmes coulent sur mes joues... Oui, je commence à pleurer alors que je devrais jouir ! Je n'avais jamais eu de telles pensées en faisant l'amour ! J'étais persuadée que ces instants bénis où rien ne sépare nos

deux corps nus étaient à l'abri de mes délires. Ils les contaminent maintenant !

Je détourne la tête afin de cacher mes yeux à Alexandre. Il continue à me faire l'amour, ses gémissements rauques rythmant, augmentant même le flot de mes larmes. Il ne doit pas savoir, il ne doit pas se rendre compte... Ma souffrance s'accroît, elle devient physique. Toutes les caresses d'Alexandre m'irritent. Dissimuler mes larmes est de plus en plus difficile...

Il atteint l'orgasme. Je fais un cri de plaisir, le visage toujours caché dans l'oreiller. Épuisé, il appuie sa tête contre ma poitrine. Mais il réalise bientôt que quelque chose ne va pas. Mes pleurs étouffés s'entendent dans le silence retombé de la chambre...

Alexandre se retire aussitôt de moi, persuadé qu'il est la cause de mon chagrin. Il s'excuse précipitamment. « - Non, non, ce n'est pas toi. C'est moi. J'ai encore imaginé que tu mourrais. »

L'inquiétude et la tristesse envahissent son regard. Il semble démuní, ne sait plus quoi dire, quoi faire... C'est vrai que mes crises de larmes se répètent de plus en plus souvent.

« - Tu as vraiment pensé à cela pendant que nous faisons l'amour ? »

Ma voix s'éteint dans ma gorge. Aucun mot ne veut en sortir. Je suis paralysée par la déception que j'aperçois dans ses yeux. Il souffre à cause de moi ! Mes pleurs se transforment en sanglots : « - Je suis désolée. »

Je baisse la tête, ne pouvant supporter plus longtemps la tristesse de son regard. Il me secoue brusquement aux épaules et m'oblige à le regarder : « - Je ne supporte pas que tu sois inquiète pendant qu'on fait l'amour ! » « - Je ne mérite pas ton amour. » « - Ah ! Tais-toi ! Je ne suis plus capable d'entendre tes stupidités ! Je commence à croire que tu es vraiment folle ! »

Son ton, d'une violence inouïe, provoque en moi une panique irrépressible. Je m'habille et sors de la chambre à toute vitesse.

Assise sur l'herbe, le dos contre le tronc d'un arbre, les yeux fermés, j'essaie de ralentir les battements de mon cœur en prenant de grandes, de profondes respirations. Je sens les rayons du soleil sur mon visage. La brise encore fraîche du printemps soulève doucement mes cheveux. Au loin, j'entends des enfants rire.

Bouleversée, j'ai couru, j'ai couru, jusqu'à ce parc où je me suis effondrée. Alexandre et moi venons de nous quereller ! Je ne pensais pas que cela pouvait nous arriver... Je n'accepterai pas, oh non, jamais, que LUI me parle ainsi ! LUI qui a enfoncé les portes de ma prison, qui a escaladé la tour de mon donjon, qui a tordu les barreaux de ma cage !

Des larmes s'échappent lentement de mes yeux. Je replie mes bras sur mes genoux et j'y enfouis ma tête. Je n'ai pas le droit de douter de son amour ! Il m'a juré qu'il resterait toujours, et il restera. Je le crois... Mais

il ne doit pas perdre patience avec moi, il savait bien quelle mission l'attendait. Il a promis de me sauver... S'il échoue, je serai sans ressource.

Une phrase résonne dans ma tête... « Je commence à croire que tu es vraiment folle ! » Il ne s'agit même pas d'une insulte ; je le crois moi-même. Pourtant, cette exclamation de la part d'Alexandre me blesse.

Je sens un regard sur moi. J'ouvre les yeux. Des enfants m'observent avec curiosité. Ils doivent bien se demander ce qu'une grande personne peut faire là, seule, assise contre un arbre, à pleurer. Mais je ne suis pas une grande personne ! Je voudrais leur dire qu'ils en savent plus long que moi sur la vie, puisqu'ils sont encore capables de rire...

Les enfants se désintéressent finalement de moi et repartent ; leurs voix joyeuses me parviennent de plus en plus faiblement. Je replonge dans mes pensées.

Je me sens coupable de m'être sauvée. Alexandre a raison. Ce n'est pas normal que je songe à la mort alors que nous faisons l'amour... Pourquoi ces idées désastreuses ne me quittent-elles pas ? La peur est mon bourreau ! Mon incapacité à être heureuse est un affront à son amour.

J'entends des pas sur le gravier du sentier. Alexandre approche. Il est tellement beau ! Il me rejoint, mais reste debout contre le tronc. Je ne sais pas quoi dire ; je ne sais pas ce qu'il voudrait entendre.

Après quelques minutes, Alexandre s'accroupit, prend mon visage dans ses mains. « - Pourquoi t'es-tu sauvée avant que je puisse essayer de te consoler ? » « - Je savais que tu étais fâché contre moi. » « - Je n'étais pas fâché. » « - Pourquoi nous sommes-nous disputés alors ? » « - Nous ne

nous sommes pas disputés. Nous avons seulement discuté. » « - Sur ce ton-là, ce n'est pas discuter ! »

Je le regarde durement, le défiant de me contredire davantage. Il soupire : « - Ne fuis plus. Je t'aime. » « Je ne fuirai plus. » Je voudrais lui demander s'il pense réellement tout ce qu'il m'a dit tantôt. Mais je n'ose pas, trop heureuse de cette rapide réconciliation. Peu importe que je sois folle, puisqu'Alexandre m'aime !

5. La comédie

C'est samedi. Alexandre et moi déjeunons côte-à-côte sur le divan. Depuis un mois, nous habitons ensemble. Il écoute la télévision, mais, moi, j'observe les deux grands érables au fond de la cour, essayant de comprendre le sentiment vague qui me trouble.

Dès mon réveil, le désagréable pressentiment que cette journée se terminera mal m'a envahie. Pourtant, nous avons fait l'amour longuement, tendrement... Tout en buvant mon café, je savoure encore la satisfaction qui m'a enveloppée lorsqu'Alexandre a pénétré en moi. Nous ne travaillons pas aujourd'hui, nous avons toute la journée devant nous. Pourquoi une telle inquiétude?

« - J'ai hâte à ce soir. Il était grand temps que nous organisions ce souper. » Ces paroles, qu'il a prononcées sans même me regarder, éclairent douloureusement mon malaise. J'avais oublié cette rencontre...

Nous devons souper avec deux couples d'amis qu'Alexandre n'a pas vus depuis longtemps. Je les avais rencontrés l'hiver dernier, nous nous étions ensuite réunis à quelques reprises. J'avais appris à les aimer...

Cependant, la perspective de me retrouver en société m'empêche de profiter pleinement de ce matin ensoleillé avec Alexandre. J'appréhende ce souper, d'avance je m'inquiète, reconstruis mon armure et m'effraie de tous ses points faibles. Ma nudité m'épouvante. Ils pourraient si facilement me blesser... Je confie mon angoisse : « - Mon amour, j'ai peur de les décevoir. Je crains de montrer ce qu'on ne veut pas voir. Peu importe, en

fait... Je crois que ma présence les ennuiera. Va donc seul au restaurant, ce soir. Tu t'amuseras, et... »

Il m'interrompt brusquement : « - Arrête ! Ce que tu dis est insensé. Ils t'apprécient tout autant que moi, et tu le sais très bien ! » La dureté de son ton me sidère. Il paraît même exaspéré. Des larmes embrouillent mes yeux. De tristesse et de colère, je réplique : « - J'essaie ! Mais c'est difficile. Je pensais que tu comprenais... » Sa voix s'adoucit : « - Ce n'était pas un reproche. Mais si tu veux être heureuse, tu dois arrêter de douter des personnes qui t'entourent. » « - Je connais ces gens depuis si peu de temps... C'est toi qui me les as présentés. Comment sais-tu qu'ils m'apprécient ? » « - Mes amis sont sincères avec moi. »

Encore ce ton dur. Je dois le croire. Saurai-je montrer aujourd'hui mon vrai visage ? Tairai-je encore mes doutes, mes peurs ? La main qui est venue me chercher au fond de l'abysse n'a pas pris le temps de m'apprendre à nager. Depuis trop d'années, je ne savais plus ce que le mot amitié signifiait. Maintenant, ce mot m'effraie. Je ne sais plus comment donner mon affection, je ne sais plus comment en recevoir.

Il est cinq heures. Nous nous dirigeons à pied vers le restaurant en discutant de politique. La chaleur du soleil est presque insupportable. Je tente de croire à la bonne humeur que j'affiche, mais un sentiment de faiblesse et d'impuissance *cherche* à me dominer.

Je concentre mon attention sur ce que dit Alexandre. Notre conversation dérive inévitablement vers ces amis que nous allons retrouver. Il n'hésite pas à exprimer avec enthousiasme la joie que lui procure ce souper, la profondeur de son amitié. Je devrais me taire, ne rien répondre à ce discours ému. Cependant, malgré moi, ma bouche s'ouvre : « - J'ai également hâte de les revoir ! » Cette phrase exprime vraiment ce que je ressens. Affirmer à haute voix ma propre affection me permettra peut-être de croire davantage en leur amitié... Toutefois, mon horrible pressentiment ne me quitte pas.

Nous sommes arrivés. J'ouvre la porte du restaurant. Déjà, j'aperçois leurs visages, ils nous font de grands signes. J'affiche un sourire éclatant. J'aimerais me présenter en toute confiance... C'est impossible.

Le souper a commencé depuis plusieurs minutes déjà. Tous, ils s'amuse, ils vivent. Alexandre converse bruyamment avec les deux autres hommes. Il ne se doute évidemment pas de mon désarroi. La détresse ne doit pas figurer au menu de cette joyeuse soirée.

Les deux femmes assises devant moi racontent leur dernier voyage en Europe. J'écoute leur description extasiée de monuments que j'ai moi-même vus, incapable de renchérir. Paris, Rome, Vienne, ces noms évoquent pour moi un voyage que j'ai effectué seule, un exil auquel je m'étais condamnée afin de guérir de mon mal ou d'y succomber. Mais j'étais

revenue chez moi après trois mois de cette fuite, ne rapportant comme souvenirs que le désir inassouvi de plonger dans le Danube ou le Tibre, que la tentation inaboutie de me jeter du haut de l'Arc de Triomphe...

Mon sourire accompagne donc artificiellement la bonne humeur de ces femmes. Même l'alcool que j'absorbe ne réussit pas à calmer le démon qui surveille tous mes mouvements et qui scrute toutes les réactions. J'ai peur qu'on me chasse ! Je m'élève en victime, je dresse moi-même l'autel de mon supplice, et j'y accours, affolée, avant même que la menace ne se présente. Si j'ai réussi à me nier moi-même, pourquoi les autres m'accorderaient-ils de l'importance ? Ah, cette voix, qui questionne constamment, qui m'oblige à errer dans l'incertitude, qui me blesse toujours, cette voix, je la hais ! Comment faire pour la bâillonner ?

La main d'Alexandre se pose sur ma cuisse, la caresse tendrement. Ce simple contact calme mes appréhensions. Peut-être perçoit-il mes inquiétudes ? Inconsciemment, il me protège... Cette main, posée sur ma cuisse, me redonne des forces. Je tente de déjouer le triste canevas qui déjà se trame... Espérant que quelques mots me permettront de contrer l'angoisse qui gagne peu à peu tout mon être, je tente de participer à la conversation : « - J'ai voyagé en Europe moi aussi... »

Je me suis trompée ! Ma tête transforme toute réalité en douloureux délire : chacun de mes mots me condamne, ces yeux me jugent, cette réponse est une accusation, cette blague est une agression... La hantise envahit tout ! J'avais pressenti cet échec bien avant l'événement, je me le suis représenté toute la journée, je savais qu'il constituait le seul

dénouement possible... L'échéance est arrivée, et elle me donne raison ! Je ne puis absolument pas croire à l'amitié de ces gens-là !

La douleur, inexorable, creuse toujours plus profondément dans mes entrailles. Tel un vampire, elle aspire la moindre parcelle de confiance que j'ai péniblement réussi à accumuler. Mon indifférence factice ne fait qu'exciter *sa* volonté de me détruire. Je sens ses griffes qui s'enfoncent en moi... Non ! Je ne veux pas !

La main d'Alexandre, sur ma cuisse ! J'oppose à ma peur ce doux réconfort. Un ultime effort... Je n'ai qu'à sourire, à rire de leurs blagues, à émettre de rares commentaires judicieux, pertinents, intéressants... Je n'ai qu'à agir comme les autres, tout en demeurant discrète, réservée... IL est là...

Je réalise alors que les autres discutent sans se soucier de moi. Tous écoutent ce qu'IL dit. Je suis totalement exclue de la conversation, bannie, loin, très loin de ces retrouvailles, abandonnée sur mon île déserte, vouée à l'engloutissement. Alexandre a retiré sa main pour mieux expliquer son point de vue. Non ! À l'aide !

Pourquoi ces deux femmes rient-elles ainsi en regardant *mon* amant ? Elles sont si belles, si enjouées, si saines... Il s'adresse à elles avec tant d'animation ! Sans doute aimerait-il que je leur ressemble... Ces femmes ne sont pas mes amies, elles ne sont là que pour lui, tout comme ces hommes qui n'apprécient sûrement pas ma morose compagnie.

Alexandre dit qu'il m'aime. Il me le répète plusieurs fois par jour. Mais, ce soir, dans son regard, je perçois un bonheur étranger à notre

relation, qui me blesse profondément. Il n'est pas heureux avec moi, je gâche tout...

J'ai soudain envie de m'emparer du couteau sur la table... Si je me mutilais comme autrefois, remarqueraient-ils ma présence ? Une autre idée cependant jaillit, une idée inquiétante et fabuleuse : je devrais lui lacérer le visage, à LUI ! Il comprendrait enfin ce que je ressens ! Et les autres verraient ma folie à l'œuvre et ne viendraient plus jamais m'embêter ! Ils me laisseraient seule avec mon unique amour.

Mais je ne pose aucun de ces gestes qui peut-être me libéreraient... Je me tais plutôt, résolument. Plus aucun mot ne sortira de ma bouche, malgré l'agitation qui me tenaille. Mon cœur se noie sous le flot des larmes que je retiens. Tant que mes yeux demeureront secs, je pourrai feindre le bonheur. Ce sont toujours mes pleurs qui me trahissent. Dès qu'ils commencent à mouiller mes joues, ils sont intarissables. Une brèche fissure le barrage que j'ai si difficilement érigé, et ma tristesse furieuse cause des dégâts irréparables, emportant tout sur son passage. Donc, pas de larmes, pas de désastre.

J'essaie d'améliorer ma prestation en étirant mes lèvres pour afficher ce qu'on appelle un sourire, mais je réalise bientôt que mes talents de comédienne ne suffiront pas. Je me contente de me taire, de me tenir tranquille. Je feins d'écouter, mais ne comprends rien à leurs propos. Les sons qui me parviennent sont dénués de sens. Les minutes passent ; je contemple la réunion qui se déroule devant moi.

Mon art de la dissimulation est admirable ! Je suis incapable d'être vraie... Toutefois, mon masque est un signe de faiblesse. Les ruses que je développe dissimulent la fosse dans laquelle je m'enterre jour après jour. Cette fosse se resserre imperceptiblement. Elle deviendra mon tombeau si je ne me reprends pas. Je survivrai dans ce cercueil, sans doute, mais je n'y serai plus qu'un fantôme, qu'une marionnette au teint livide, aux lèvres blanches, aux yeux éteints... Encore vivante, je m'ensevelirai en attendant mon improbable délivrance... Une agonie perpétuelle m'attend.

Comme je me sens mes défenses faiblir, je me lève brusquement pour me réfugier aux toilettes. Rapidement, j'essuie mes yeux, je séquestre mon cœur, je retrouve la maîtrise de mon masque. Je retourne à table, présentant un visage serein, presque épanoui. Quel regard serait assez perspicace pour remarquer mon étrange précipitation ?

Le temps passe. Une lassitude me gagne. Même la tristesse finit par me quitter. Je ne ressens plus rien. Je réalise que le souper est terminé lorsque les autres se lèvent. Je les imite. Nous nous quittons en nous embrassant. Et s'il n'y avait pas de prochaine fois, si je refusais de les revoir ? Je me moque moi-même des ces pensées qui ne se concrétiseront jamais. Toujours, IL me convaincra de les voir, et le même manège recommencera à chaque fois.

Sans dire un mot, Alexandre et moi marchons sur le trottoir. Ce silence est inhabituel entre nous. Un malaise s'installe... Mais je ne peux encore rien dire. Je trahirais ma confusion, ma folie, mon angoisse... Je sens qu'il me regarde, qu'il m'inspecte... J'accélère le pas, espérant revenir

le plus rapidement possible à l'appartement afin d'éviter une conversation que je redoute.

Alexandre finit par arrêter de marcher. Il ouvre la bouche. Cependant, soudain portée par un élan irrésistible, je l'interromps avant même qu'il ait pu prononcer un mot : « - Je suis mal. J'ai été mal durant tout le souper. Vous vous amusiez sans même remarquer que je ne riais pas, que je ne parlais pas. J'étais une ombre que vous ne voyiez même pas ! »

Il cherche à me répondre, mais je ne veux pas l'écouter. J'enterre sa voix avec mes propos furieux : « - Et toi, tu les aimes bien, ces femmes ? J'ai vu comment tu les regardais. Tu ne peux pas le nier. Je peux ressentir une douleur extrême à tes côtés, me sauver dans les toilettes pour pleurer, avoir envie de m'enfoncer un couteau dans le ventre, tout cela à tes côtés, sans que tu te rendes compte de rien. Toi, tu ris, avec des femmes qui n'ont jamais voulu se tuer ! »

Enfin, je me libère ! Plus de personnage à jouer ! J'arrache mon masque avec dédain pour le lui jeter à la figure ! J'ai la sadique envie de tout lui décrire, de lui raconter, avec force détails, mon désespoir délirant, pour qu'il le ressente lui-même, qu'il souffre autant que moi !

Il balbutie : « - Tu... tu semblais t'amuser. Je t'ai vue sourire... »
« - Mon sourire était faux. » « - Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je t'aurais rassurée, nous... »

Il s'arrête. Il semble soudain comprendre quelque chose d'important. « - Tu as fait semblant d'être heureuse devant moi ! » Je ne le contredis pas, même si je réalise également toute la portée de cette comédie

en sa présence. « - Je n'aime que toi, mais tu ne peux m'empêcher d'apprécier la compagnie d'autres femmes, surtout si ces femmes veulent aussi être tes amies. C'était à toi de participer à la conversation. Tu fais ton propre malheur. »

Le ton est implacable. Je ne fuis pas. Je ne pleure plus. Mais j'ai mal. Je ne réussirai jamais... Nous continuons à marcher en silence.

6. L'épreuve

Dix-neuf heures. Je quitte l'université pour me diriger vers la station de métro. Je marche rapidement, fixant le trottoir, craignant de rencontrer quelqu'un que je connaîtrais. Je ne veux que rentrer chez moi le plus rapidement possible.

La journée a été difficile. La dernière heure surtout, très pénible... suffisamment pour que je développe l'impression que toute cette journée ne fut qu'un cauchemar.

J'avais pourtant hâte de retourner à l'université ! Depuis quelques semaines, j'étouffais à l'appartement, réinventant les mêmes peurs à chaque jour, et endurant les reproches continuels d'Alexandre. Mon seul refuge était le magasin où je travaille. Je croyais que la reprise des cours me libérerait de cette tension. Mais, ce soir, j'ai perdu mes illusions.

Dès mon entrée dans la salle de cours, un sentiment familier m'a envahie, un pressentiment qui me rappelait le désastreux souper au restaurant du mois dernier. J'ai immédiatement reconnu le confrère qui se trouvait au fond du local. Pouvais-je feindre de ne pas l'avoir remarqué ? C'est ce que j'ai fait. Puis, certaine qu'il m'avait vue, je n'ai cessé de me demander si je ne devais pas le saluer. Il devait bien sourire de mon hésitation ridicule !

Le cours a finalement commencé, et j'ai été captivée par l'exposé du professeur, oubliant mon malaise. Deux heures tranquilles se sont écoulées. Je prenais des notes sans participer, feignant d'être trop occupée à écrire pour prendre la parole. Soudain, je me suis décidée à poser une question au professeur. Il venait de mentionner un personnage historique que je ne connaissais que de nom.

Dès que j'ai ouvert la bouche, j'ai réalisé la gravité de mon geste. J'étais mon ignorance! Aussitôt, je me suis mise à bégayer. Je n'ai pas réussi à faire une phrase complète et cohérente. Mais je ne pouvais plus revenir en arrière. J'ai reformulé ma question afin que le professeur la comprenne. Ce fut pire. Je ne fis que marmonner.

Évidemment, toutes les têtes s'étaient tournées vers moi. J'ai tenté de me persuader que ces visages n'exprimaient qu'un intérêt sincère ou même la simple politesse, mais j'étais certaine d'apercevoir un sourire railleur chez plusieurs d'entre eux. L'enseignant a brièvement répondu à ma question avant de poursuivre son cours. Il a dû penser que j'étais idiote...

Tout en payant mon passage, je me promets que jamais plus je ne poserai de questions durant un cours. De toute façon, je n'ai même pas écouté la réponse du professeur ; j'étais trop occupée à subir la réaction des autres étudiants, à imaginer les horreurs qu'ils pensaient de moi...

J'ai le sentiment irrépressible de m'être ridiculisée. Plus je repense à ce qui s'est passé, plus je me convaincs que j'ai agi stupidement.

Comment vais-je pouvoir me représenter au cours, devant tous ces autres étudiants, qui en savent tellement plus que moi, devant cet enseignant qui, à la fin de la session, en corrigeant mon travail, se rappellera ma question bête et rira en parlant de moi à ses collègues ? Peut-être n'irai-je pas lundi prochain, qu'ils m'oublient un peu ?

Je dévale les marches de l'escalier mécanique, bousculant deux ou trois personnes au passage. Gênée de ma maladresse, je ne m'arrête pas pour m'excuser. De toute façon, je suis présentement incapable d'ouvrir la bouche pour parler à qui que ce soit. Que de bêtises pourrais-je encore dire ! Je me dépêche d'atteindre la dernière marche, afin de mettre le plus de distance possible entre les gens et moi.

J'aperçois le métro qui repart. Un bruyant soupir s'échappe de mes lèvres, une femme se retourne même vers moi, intriguée. Je me réfugie à l'extrémité du quai, sur un banc de pierre. Je pourrais lire, m'évader dans un autre univers, mais je continue plutôt à songer à la scène désastreuse.

Quel soulagement de voir arriver le prochain métro ! Le simple geste de me lever et de me diriger vers la portière interrompt le torrent de mes pensées. Je souhaiterais que le trajet soit déjà terminé, que le temps ait passé sans que j'en aie eu conscience. Je veux retrouver Alexandre pour oublier ma gaffe !

Je m'assois sur le premier banc libre et j'appuie ma tête contre la vitre sale en fermant les yeux. Immédiatement, je revois les sourires

sarcastiques des étudiants. Deux ou trois rires moqueurs résonnent dans mes oreilles, comme si l'écho voulait me dire et redire mon humiliation. Peut-être sont-ils maintenant dans le métro, dans ce wagon, peut-être me regardent-ils en ce moment et chuchotent-ils ensemble... Peut-être deviendrai-je bientôt la risée de tout le département ?

Je chasse ces images, mais je n'ose rouvrir les yeux, par crainte que mon délire se révèle réalité. Que pourrais-je leur dire pour me défendre? Je m'excuse d'avoir interrompu votre cours par ma question stupide? J'ai posé un geste fatal, irréversible. Tous connaissent mon ignorance ! Qu'ils continuent leur raillerie alors !

Je tente de somnoler, mais mon humiliation me tient en éveil. Ma session entière est vouée au désastre ! Je devrais abandonner l'université, continuer mon travail sans histoire au magasin, ne plus côtoyer de gens plus intelligents que moi...

Lorsque j'ouvre finalement les yeux en entendant le nom de la station où je dois descendre, je ne reconnais aucun de mes compagnons de classe parmi les gens assis autour de moi. Toutefois, je ne réussis pas à me sentir mieux en sortant du wagon. Je serai pourtant chez moi, près d'Alexandre, dans quelques minutes...

Après quelques secondes, comme je me dirige vers l'escalier, je me rends compte que je suis près, tout près de la fosse du train. Mon pied droit dépasse à chaque pas la démarcation jaune qui délimite la zone de risque.

Je pourrais tomber... Saisie par cette pensée, je ralentis. Mais je ne m'éloigne pas du bord. Je me vois perdant l'équilibre, basculant dans

l'ouverture, tombant sur les câbles électriques... Je vois les phares de la prochaine rame qui arrive...

Je m'immobilise afin d'observer attentivement les rails. Je tente de deviner quel serait le meilleur endroit. Est-ce que quelqu'un tenterait de m'attraper ? Au contact des rails, est-ce que je me contorsionnerais, me tordrais pour m'échapper ?

Je désire soudain mettre la mort à l'épreuve pour voir si SON amour me sauverait, si un miracle se produirait... La rescapée des rails... D'après ce qu'Alexandre dit de notre amour, je devrais survivre à une telle épreuve...

Je sens la chaleur du métro qui me passe sur le corps, j'entends le hurlement des freins, je hume l'odeur âcre du caoutchouc et, surtout, je vois la panique s'emparer des gens sur le quai...

Pourtant, durant toutes ces années où j'ai imaginé si souvent ma fin, je n'ai pas songé une seule fois à utiliser le métro. Ce spectacle serait grandiose ! Le choc du métal contre mon corps... Le sang qui gicle... Mourrais-je sous la violence de la collision, ou aurais-je droit à quelques derniers instants de conscience pour savourer les réactions de mon public ?

J'imagine Alexandre recevant un appel qui l'informe de mon décès... de mon suicide. Car personne ne saurait que ce n'était qu'un test, et que l'Amour aurait échoué à me protéger de la mort.

Alexandre serait détruit. Il se croirait responsable de ma mort... le chagrin, les remords le pourchasseraient tout au long de son existence... Il penserait et repenserait aux paroles qu'il aurait dû prononcer, aux gestes

qu'il aurait dû poser, afin de me convaincre de la valeur suprême de la vie... Mais il ne songerait jamais à venir me rejoindre.

Je perçois vaguement le bruit de la prochaine rame qui arrive. Je me secoue et reprends ma marche en m'éloignant rapidement des rails. Dès que je perds de vue la ligne jaune, je ne songe plus à mettre notre amour à l'épreuve.

J'entre dans l'appartement, profondément troublée par ce qui vient de se produire. Je ne comprends pas... Mais je n'en parlerai pas à Alexandre. Comment lui dire, comment lui expliquer ? Inutile de l'inquiéter. Je sais également que je ne lui raconterai pas la scène honteuse de la classe. Se moquerait-il de moi lui aussi ?

Mon humeur demeure maussade tout au long de la soirée. J'appréhende déjà la journée de demain, où je devrai reprendre le métro, marcher de nouveau au bord de la fosse...

7. L'ultimatum

Devant moi, un horizon de montagnes et de forêts, sous un ciel sans nuages. Le soleil trône à son zénith. La vision est magnifique. Mais je n'en profite pas. Je suis occupée à tenter de traverser ce moment sans angoisse.

Nous sommes sur un belvédère, érigé sur le plus haut sommet du parc. Ce matin, lorsqu'Alexandre m'a proposé de faire de la randonnée pédestre en compagnie de nos parents, j'ai aussitôt accepté. Je songeais alors au bonheur d'aller nous promener en pleine Nature, d'écouter les oiseaux, d'admirer les arbres dont les feuilles ont pris leurs couleurs d'automne. Je ne savais pas qu'un tel projet serait si difficile à réaliser...

Nous avons opté pour le sentier qui mène au haut de la falaise. Nous nous disions que la vue y serait magnifique. J'avais hâte de monter vers le ciel... Tant que nous avons marché dans les bois, j'étais heureuse. Le chemin suivait le lit d'un ruisseau qui parfois cascadaît entre les rochers et d'énormes racines. Une lumière feutrée, filtrée par les feuillages, illuminait sereinement notre parcours. De charmants jeux d'ombre et de lumière animaient les sous-bois, tandis que les rares clairières nous accueillaient dans le triomphe de l'astre doré. Octobre accueillait les derniers jours de beau temps. Alexandre me tenait par la main. Tout était d'une rare perfection.

Après deux heures d'une montée épuisante, nous avons enfin atteint la structure en bois qui permet de croire, pendant quelques instants, que l'on

a escaladé le sommet du monde et que l'on touche l'azur. C'est la vue promise, celle qui devait m'exalter, m'impressionner, m'apaiser... Cependant, en ce moment, la joie me quitte peu à peu. Elle se dissipe, emportant dans son tourbillon le bien-être qui régnait en moi depuis quelques jours.

Tous contemplent le splendide paysage, appuyés à la balustrade qui délimite la plateforme. Seule, je me tiens en retrait, suffisamment éloignée du bord pour que mon regard ne perçoive que le gris des montagnes, le vert des lointaines forêts et le bleu du ciel. Je ne dois pas voir la paroi abrupte de la falaise au sommet de laquelle nous nous trouvons...

Des oiseaux chantent. J'entends le bruit d'un pic-bois à l'œuvre. Ces sons joyeux ne m'aident en rien. Un sentiment de vertige bien connu m'envahit. Ma vision se trouble, je me sens étourdie, vacillante, frissonnante... J'ai l'impression d'être fiévreuse.

Alexandre se tourne vers moi. Il me tend la main ; je feins de ne pas voir son geste invitant. Il n'insiste pas et reporte son regard vers le paysage. Je peux prolonger mon immobilité, quelques instants encore... Je sais qu'il se retournera une autre fois, lui ou bien mes parents. Ils me demanderont pourquoi je reste ainsi en arrière... Je voudrais pourtant avancer, m'approcher. Il suffirait de faire quelques pas, droite, gauche, droite, gauche, droite, gauche... Mais j'ai peur. Mes jambes sont paralysées, mes pieds sont ancrés dans la terre.

Ce n'est pas la hauteur qui m'effraie. Ce n'est pas l'espace immense qui nous sépare de la terre. C'est le vide qui m'appelle. C'est tout le

possible qui se trouve entre ce sommet et le sol, si loin en bas. Cette ouverture sur le néant me séduit et me fait horreur.

La fascination de l'abîme me menace... Je préfère éviter le danger plutôt que d'avoir à le vaincre. Je n'ai jamais été brave. La lâcheté m'a souvent permis d'éviter l'inévitable, elle m'empêche aujourd'hui d'avancer, figeant tous mes membres dans une posture défensive.

Plusieurs minutes s'écoulent. La paisible contemplation perdure. Ils photographient le paysage, le découpent, le rendent totalement inoffensif... Je prie silencieusement que personne ne remarque que je ne souris pas, que mes mains tremblent légèrement, que mon regard se voile...

Enfin, Alexandre se retourne et vient me rejoindre. « - Pourquoi restes-tu ici ? As-tu peur que le belvédère s'écroule ? » Je ris avec lui, mais que ce rire sonne faux ! Oui, j'ai peur ! Cependant, je réussis à bouger. Il faut que j'aille regarder ce précipice en face...

Alexandre me prend par la main. Nous nous dirigeons lentement vers le bord de la plateforme. J'avance et je voudrais reculer... Mon pouls accélère. Nous atteignons la balustrade. Involontairement, mes yeux se ferment, par réflexe, d'instinct... Mes hanches touchent le bois, mes mains agrippent le garde-fou, tout mon corps se crispe, mes membres se contractent si durement que j'en ai mal.

Quel monstre découvrirai-je, là, tapi au fond du précipice ? J'imagine une masse informe, gluante, répugnante... un corps écarlate, zébré de noir... une longue queue hérissée de pointes, servant à lacérer la peau de proies prises dans son étau... une énorme gueule, qui s'étire en un

rictus, découvrant des crocs acérés, prêts à dévorer ceux qui se pencheraient trop en avant... De répugnance et d'effroi, j'ouvre brusquement les yeux.

C'est la même féerie de vert, de bleu et de gris qui s'offre à moi. Je me répète que tout est normal. Cependant, les montagnes occupent maintenant une plus grande place dans mon champ de vision, et je ne vois plus la balustrade contre laquelle je suis appuyée et qui séparait nettement le plancher sécuritaire du vide abyssal. Mon envie de regarder en bas devient irrésistible... Je suis collée au garde-fou, qui a perdu toute vertu protectrice.

Ma respiration s'affole, mes mains deviennent moites. Malgré mon agitation, je ne bouge absolument plus, totalement effrayée. « - Alors, c'est magnifique, n'est-ce pas ? » La voix d'Alexandre me parvient comme de très loin... Que puis-je lui répondre ? Je n'ai rien vu. Je hoche pourtant la tête. Je dois regarder ce paysage ! Je vais tenter de jeter un coup d'œil en bas...

Aussitôt, je vacille. Je suis inondée de sueurs froides, de terribles convulsions agitent mon corps. Je réalise soudain la précarité de ma situation au bord du vide. Soudain, je comprends mon vertige. Ce gouffre qui s'ouvre devant moi, c'est l'invitation à la chute, la suggestion séduisante de plonger dans le néant ! Des souvenirs me reviennent. Je vois un fleuve qui coule loin au-dessous de moi, tandis que je fixe l'eau avec un désir grandissant d'y disparaître... Je vois ensuite des voitures qui tournent et tournent loin au-dessous de moi, étourdissantes au point que je voudrais les arrêter par un saut fatal... Mais ces tentations, je les ai connues plongée

dans la rumeur urbaine. Cette fois, je m'offrirais à la Nature... Un tel acte me semble sublime, majestueux.

Si je me précipitais dans le vide, comment réagirait Alexandre ? Et mes parents ? Et ses parents ? Seraient-ils bouleversés, dégoûtés, indifférents ? Qui souffrirait le plus ? Qui porterait le deuil le plus longtemps ? Qui m'oublierait le premier ? Un tel geste serait le moyen d'obtenir enfin des preuves indiscutables d'amour... NON ! Je ne veux absolument pas cela. Je ne dois jamais plus me complaire à de telles horreurs.

Ô Satan de mon passé, arrête ! Je ne sauterai pas ! Je connais tes artifices ! Je n'ignore plus tes pièges, tes ruses me sont familières ! Épargne-moi ta comédie, ton sourire menteur ne me séduit plus !

Dans ma tête s'amplifie un bourdonnement confus de pensées contradictoires. C'est une rumeur assourdissante, faite de souvenirs, d'espoir. Cette rumeur représente toute mon existence ! Obsédante cacophonie ! Clameur démentielle ! Que mes pensées se taisent ! Si ma tête pouvait, un seul instant, cesser de fonctionner !

Je recule précipitamment. Un deuxième groupe de randonneurs a fait irruption. L'espace en est tout diminué. Je ressens le besoin impérieux de courir vers l'escalier, de dévaler le sentier, de m'éloigner de ce lieu maudit qui me rappelle que je suis condamnée.

Les nouveaux venus me repoussent insensiblement vers le bord de la plateforme. Ils n'ont pas le droit de m'obliger à côtoyer l'abîme ! Ils ignorent tous le danger qui me guette, qui me tente, en ce moment. Je

résiste farouchement à la pression, mes coudes les repoussent, mon regard les menace... Mon comportement surprend. Je parviens finalement à reculer contre tous ces gens qui avancent, qui menacent ma survie. Je me retrouve de nouveau seule, isolée dans mon petit coin à l'abri, minuscule refuge d'où le vide est invisible, d'où je peux nier l'existence de l'ouverture là-bas, tout près...

Les randonneurs prennent des photos. Tous discutent du paysage magnifique, impressionnés d'être montés si haut... Le son des voix et le bruit des appareils s'entremêlent...

Taisez-vous ! Je voudrais leur crier d'arrêter l'éloge du vide. Je ne pourrai jamais regarder ces photos ! Ma mémoire déborde déjà de visions atroces. Et revoir le gouffre en images excitera mes tentations, j'en suis sûre...

Le deuxième groupe de randonneurs quitte enfin la plateforme. Nous sommes de nouveau en famille. Je voudrais supplier de redescendre aussi, de quitter ce lieu maudit qui me chante la mort, mais ma bouche demeure close.

Je me rappelle alors les rails du métro... Ce n'est pas la première fois ! Doucement, sournoisement, mes anciennes pulsions se sont ravivées... Elles restaient tapies en moi, latentes, prêtes à ressurgir à la moindre occasion. Je n'avais pas oublié, je n'ai jamais oublié. Toujours, une part de moi veut disparaître !

Alexandre m'a rejointe. Son regard est interrogateur, mais il ne pose pas de question... « - La vue est bien plus belle là-bas. Viens donc avec

moi ! » « - Si je m'approche de la balustrade, j'aurai envie de sauter. Je ne pourrai peut-être pas résister. » Ma voix est suppliante. Il ne me serre pas dans ses bras. Il me donne plutôt un ordre : « - Viens avec moi et affronte ta peur ! » Je ne bouge pas, bien décidée à ne jamais revoir le gouffre. Il me fixe toujours, espérant sans doute que je changerai d'idée. Puis il se retourne brusquement et rejoint nos parents.

Mais ce sursis, à quel prix est-ce que je l'obtiens ? Tout en regardant le dos d'Alexandre, je revois ses yeux durs, je réentends son ton impatient...

La descente est évidemment moins fatigante que la montée. Toutefois, mes jambes lasses chancellent sur le sentier inégal. Je dissimule ces pertes d'équilibre. Tous semblent satisfaits de notre balade en montagne. Tous, sauf Alexandre et moi.

Je suis soulagée de redescendre, mais j'ai l'inquiétant pressentiment que cet éloignement ne me protégera pas contre le retour de mes vieilles tentations. Une si belle journée transformée en cauchemar ! Je n'ai pas sauté, mais que ferai-je lorsqu'IL sera loin de moi ?

Durant toute la descente, Alexandre marche le premier, soucieux, muet, s'éloignant d'un pas de plus en plus rapide. Je l'agrippe par le chandail, déguisant mon geste désespéré en une taquinerie amoureuse. Je chuchote d'une petite voix tendre, chevrotante : « - Mon amour, dis-moi quelque-chose. » Il se dégage et accélère.

J'essuie furtivement mes larmes. Je n'essaierai plus de le rattraper. Mes pieds trébuchent sur les racines, mes mains s'écorchent sur le tronc des arbres lorsque je tente d'éviter la chute, mes paumes saignent, et Alexandre marche loin devant moi, tandis que nos parents discutent sans se douter de du drame.

Alexandre et moi, seuls, dans la voiture. La tension est insoutenable. Il explose. Il ne crie pas. Il ne se fâche pas. Non, il pleure. Il me regarde et il pleure. Pendant de longues minutes. Je reste stupidement sans rien dire. Même pas un geste. Je n'ai jamais consolé personne. C'est toujours moi qu'on console... Les pleurs s'espacent, puis cessent. Il démarre.

Le silence perdure durant le trajet. Je donne contre la glace de petits coups secs de la tête. Ma tempe droite finit par élaner... Je continue. Je voudrais pleurer, mais mes yeux demeurent douloureusement secs. J'ai la nausée. Quelque chose me bouche la gorge. J'ai envie de vomir.

Nous arrivons à l'appartement. Il stationne l'automobile... sans arrêter le moteur. Il dit, sans me regarder : « - Descends de la voiture. » Je ne comprends pas. « - Où vas-tu? » « - Je ne sais pas. »

La panique s'empare de moi. Je ne veux pas comprendre. Haletante, je murmure : « - Tu vas revenir, n'est-ce pas? » Il ne répond pas. « - Mon amour, dis-moi que tu me détestes ! Engueule-moi ! Insulte-moi ! Frappe-moi ! Mais ne t'en vas pas, je t'en supplie ! » Il ne dit rien.

Je lui enserre le bras de mes deux mains, avec toute la force de la peur de le perdre qui se déploie en moi, comme si cet étau dérisoire pouvait le retenir. Mes ongles percent sa peau. J'approche mon visage tout près du sien... Il fixe toujours le pare-brise. Je ne respire plus. Les prochaines minutes me sauvent ou me tuent.

Il ouvre finalement la bouche : « - J'ai tout essayé, tout donné ce que j'avais. Peut-être seras-tu plus heureuse sans moi. » Ce sont mes propres paroles, ce sont mes délires qu'il répète ! Je lui ai appris à douter, à abandonner... Il tourne vers moi ses yeux infiniment tristes !

« - Sors de l'auto, s'il-te-plaît. » Cette phrase m'anéantit. Tel un automate, j'ouvre machinalement la porte, je descends de la voiture, je referme la porte. Je reste debout près du véhicule. Je voudrais me pincer pour m'éveiller de cet horrible cauchemar, mais je sais bien que tout est vrai. Affreuse réalité ! Oh Alexandre, ne pars pas ! Je le supplie du regard à travers la vitre. Il hausse les épaules... La voiture démarre brusquement. Je veux courir derrière l'automobile...

8. La crise

Couchée sur mon lit, toute habillée, j'entends le grondement sourd du tonnerre au loin. Je suis épuisée. Les muscles de mes jambes sont endoloris par l'excursion en montagne, mais je ressens surtout une immense fatigue. Je voudrais seulement dormir, pendant de longues heures... Et lorsque je rouvrirai les yeux demain matin, peut-être qu'Alexandre sera là, dans notre lit... Je pourrais aussi ne plus jamais me réveiller. Mourir sans souffrir, paisiblement, sans violence, mourir sans me donner la mort, rien que par la lassitude qui s'est emparée de moi...

Mais je ne réussis pas à m'endormir. J'ai pourtant avalé un somnifère. Je pourrais prendre toutes les pilules qui restent... Je sais bien que je ne le ferai pas. Ces violentes pensées sont devenues inutiles... Elles l'ont toujours été, puisque je n'ai jamais vraiment tenté de m'enlever la vie. Que des désirs, que des visions, aucun acte réel ! Et ce soir je continuerai aussi à vivre, seule. Je sais que je ne me tuerai pas...

Dès que la voiture d'Alexandre a disparu au coin de la rue, je me suis ruée vers l'appartement. J'ai claqué la porte, puis je me suis effondrée sur le tapis de l'entrée. J'ignore combien de temps je suis restée ainsi, le regard vague, fuyant la réalité dans une profonde hébétude.

Je suis finalement sortie de cet état de stupeur, comprenant toute l'horreur de la situation, mais également toute la liberté qu'elle me donnait. À nouveau seule, plus aucun lien ne me retenait à la vie. Ce que je craignais le plus, perdre Alexandre, était-il donc ce que je désirais ? Je pouvais enfin exécuter mes projets suicidaires. J'avais maintenant une raison de me tuer ! Je me suis levée, convaincue que, cette fois, j'irais au bout de mes désirs.

J'ai fébrilement cherché un couteau, une paire de ciseaux, un briquet, n'importe quel instrument pour me mutiler. Je renversais les tiroirs, étalant leur contenu sur le plancher de céramique. Les ustensiles se cognaient bruyamment contre le sol, mais je ne trouvais rien de ce que je cherchais... Voyant que ma recherche frénétique n'aboutissait à rien, j'ai ouvert la porte d'une armoire, pensant trouver un verre que je pourrais briser en morceaux. J'ai pris le verre... mais je ne l'ai pas cassé. Ma main refusait de le lancer sur le sol.

Oh Alexandre, pourquoi, pourquoi es-tu parti ? Tu étais censé me protéger, tu devais être fort !

Une marée d'émotions me submerge. J'ai envie de pleurer et de crier... Mes yeux et ma gorge restent secs. Comment aurais-je pu le retenir ? Qu'aurais-je dû dire pour qu'il ne parte pas ? Il m'a quittée par *ma* faute. J'ai provoqué cette séparation, je suis la seule responsable de mon malheur ! C'est moi, le monstre du fond du gouffre ! Cette idée m'est trop

affreuse. Je tente encore de plonger dans le sommeil... Oh c'est inutile ! Mais je refuse de contempler toute la nuit le plafond de la chambre.

Je me lève brusquement et me dirige vers la cuisine. Des bourrasques de vent agitent violemment les rideaux de la fenêtre, laissée ouverte en cette journée humide d'automne. Je m'approche pour la fermer, et la vision de la nuit me happe. L'horizon noir est transpercé d'éclairs. Une envie étrange naît en moi, celle de sortir sur le balcon, de m'offrir à la puissance de la tempête redoutable qui approche... J'obéis à cette impulsion inexplicable, moi qui crains pourtant la solitude dans la noirceur.

Je traverse le salon, j'ouvre la porte-fenêtre et je passe à l'extérieur. La nuit est si sombre ! Pas une étoile. L'atmosphère, surchargée d'électricité, semble palpable... Les branches des arbres ondulent au rythme brusque des bourrasques. Je me sens autant malmenée que ces pauvres feuilles... Malgré la chaleur du vent qui caresse ma peau, des frissons me parcourent. Tremblante, je m'assois sur une chaise en osier.

La colère s'empare de moi. Un besoin de violence gagne tous mes membres, une rage de destruction me possède. J'empoigne brutalement un coussin de chaise et le lance sur le gazon. Ce geste ne réussit qu'à augmenter ma rage. Je me relève pour répéter la même action avec les trois autres coussins. Ils se retrouvent dispersés dans la cour, alors que l'orage éclate au-dessus de moi. Le tonnerre rugit, la foudre danse... La rage qui me domine me donne des forces insoupçonnées. Je m'empare des chaises elles-mêmes et je les renverse bruyamment sur le balcon, sans songer aux voisins.

J'éclate en bruyants sanglots, mais ce sont des sanglots comme je n'en ai jamais connus auparavant. Je ne pleure pas parce que je suis effrayée, je ne pleure pas parce que je souffre, je ne pleure pas parce que je suis faible, je pleure de rage ! Mes sanglots étouffent mon angoisse, mes pleurs éteignent mes peurs ! Ce sont des larmes libératrices que j'accueille avec soulagement...

La table et toutes les chaises sont renversées. Je regarde autour de moi. Le balcon n'offre rien d'autre à ma fureur. Déçue, je me jette sur la pelouse, puis me mets à courir rapidement sous la violente averse qui s'est déchaînée. Je reçois avidement cette eau qui se mêle à mes pleurs.

Je pousse des cris. Des éclairs acclament chacun de mes pas. Je sens la terre trembler sous le tonnerre. Je donne ma furie à la tempête, je hurle vers là-haut, sachant que, derrière cet écran obscur, des étoiles veillent : « - Est-ce quelqu'un se complaît à ce spectacle ? Qui profite de l'effolement de mon âme ? Est-ce quelqu'un, là-haut ou en bas, se nourrit de ma souffrance constamment renouvelée ? *Je n'ai plus envie de pleurer, laissez-moi rire !* »

Heureusement, personne ne m'a entendue. Mes paroles se sont perdues dans les bruits de l'orage. Cependant, ma fureur s'est changée en résolution. Je refuserai dorénavant d'être l'esclave de mon passé et de mes peurs !

L'ondée se calme, mes sanglots s'espacent... Des larmes mouillent encore mes joues, mais elles ne sont que les derniers sursauts de ma crise.

L'orage est terminé. Mes chevilles chancellent sur l'herbe trempée, mon cœur s'essouffle...

Le vent chasse les nuages. Une blanche lueur apparaît ; la Lune me regarde. Je comprends que j'appartiens davantage à son monde qu'à celui du Soleil. Je ferme les yeux, recevant avec gratitude les faibles rayons de cet astre sinistre.

Je m'endors ainsi, sur l'herbe mouillée, dans la nuit soudain calme après la tempête.

9. Le retour

Assise dans l'autobus, mon regard glisse sur les immeubles qui passent sans que je les voie vraiment. Je bande toute mon énergie pour résister à l'envie affolée que j'éprouve de descendre et de revenir à l'appartement. Mais que ferais-je, seule, condamnée à ne penser qu'au départ d'Alexandre ? Je serais malheureuse, toute la journée, toute la vie...

Je ferme les yeux, je revois son visage, je m'imagine son sourire, ses bras autour de moi, ses lèvres sur les miennes... Seules ces images et ces sensations me protègent contre un sentiment de panique de plus en plus envahissant.

Hier, il est parti sans me donner un baiser... Nous ne nous étions jamais quittés sans nous embrasser. Je me sens démunie, désarmée, sans ce viatique qui nous protégeait. Je vais aller chercher ce baiser.

Mais je ne dois pas penser à ce que je vais faire. Cela me découragerait. Ce midi, après de nombreux appels téléphoniques, j'ai trouvé où s'est réfugié Alexandre. Oui, malgré ma timidité, malgré ma peur, j'ai pris le carnet d'adresses et j'ai appelé toutes les personnes qu'il connaît. J'ai appris ainsi qu'il avait dormi chez un ami et qu'il y retournerait ce soir. Je suis aussitôt partie de l'appartement, sans même ramasser les objets qui jonchaient le sol de la cuisine. J'avais décidé de me présenter chez cet ami, que je n'ai pourtant jamais rencontré...

Plus rien ne m'importe, sauf cette tentative désespérée de reconquérir mon unique amour. Je ne peux plus me permettre de craindre.

Durant tout le trajet, je prépare mon discours. Je dois absolument convaincre Alexandre. Je lui promettrai de combattre ces puissants ennemis que sont mes pensées suicidaires, mes peurs et mes délires. Je lui offrirai des rires, je lui ferai le serment de mon bonheur... Je lui répéterai mille et mille fois à quel point je l'aime.

Je n'ose pas m'imaginer que ma tentative puisse échouer. Alexandre m'aime, donc il me reviendra. Sinon... sinon je ne sais pas. Je ne songe qu'au moment présent, qu'à l'importance vitale que prendront les prochaines minutes, l'heure qui vient...

Je me lève lentement du siège. Mes pieds pèsent tellement lourd... En sortant de l'autobus, je réalise qu'il pleut. Je n'ai pas de parapluie. Tant pis. Je commence à marcher sous l'averse, l'eau glacée trempant mes cheveux, mon visage, mes vêtements. Je pourrais courir pour arriver plus rapidement à destination, mais je préfère profiter de ces derniers instants avant la confrontation pour étoffer mes arguments.

La nuit tombe déjà. Je m'arrête parfois pour déchiffrer les numéros sur les immeubles. Je poursuis ma route en me chuchotant les paroles que j'adresserai à Alexandre.

Je m'arrête. Je suis arrivée. Je reste immobile pendant quelques instants devant l'édifice, puis je me force à avancer. Je ne reviendrai pas sans avoir parlé à Alexandre.

Rien que d'ouvrir la porte de l'immeuble me semble épuisant ; mon bras retombe pesamment. J'appuie sur la sonnette. Son ami vient répondre à l'interphone. Alexandre n'est pas encore là, mais il m'invite tout de même

à monter. Qu'est-ce que cet ami va penser de moi? J'ignore dans quel état Alexandre est arrivé hier, je ne sais pas ce qu'il lui a dit. Qu'importe... Qu'il pense ce qu'il voudra, tout ce que je veux, c'est retrouver *mon* Alexandre.

Les deux volées d'escaliers m'apparaissent interminables et me fatiguent plus que l'escalade de la montagne hier. La pluie semble avoir transi mes vêtements tellement j'ai froid, et mes souliers détrempés glissent sur le plancher.

L'ami d'Alexandre m'accueille avec un sourire de bon augure. Il m'offre un café, m'invite à m'asseoir. Je sens que je devrais dire quelque chose, mais quoi ? Il commence alors à me parler, me posant des questions sur mes études, mon emploi... Je réponds avec soulagement à cet interrogatoire qui m'évite de trouver moi-même un sujet de conversation et qui m'empêche de penser à Alexandre. Malgré la tiédeur de l'appartement, malgré la boisson chaude que j'avale, je ne réussis pas à surmonter l'impression de froid pénétrant.

Soudain, la porte de l'appartement s'ouvre. Alexandre entre, dépose des sacs sur la table. Il ne m'a pas encore vue. « - Allô ! J'ai acheté... » Il a tourné la tête et, inévitablement m'a aperçue, sur le divan, serrant nerveusement ma tasse de café. Il est stupéfait. Il ne me savait pas capable d'un tel courage... Moi-même jusqu'à aujourd'hui, je ne m'en savais pas capable. Il aura fallu que je perde celui qui m'a redonné confiance pour que j'agisse bravement...

Les mains tremblantes, je dépose maladroitement ma tasse, puis je me lève et m'approche rapidement d'Alexandre, probablement pour ne pas céder à la tentation de reculer jusqu'à la fenêtre. Je réalise vaguement que son ami a quitté le salon. Nous sommes seuls tous les deux.

Je ne parle pas. Je me trouve devant l'homme de ma vie, et je ne sais pas quoi lui dire ! Toute ma préparation se révèle inutile. Ma gorge est sèche et mes mains sont moites. Mes épaules s'affaissent sous l'énorme poids de la tâche. Pourtant, l'instant est crucial ! Je n'ose même pas regarder Alexandre. Mes yeux sont fixés sur son manteau trempé par la pluie, sur les gouttes qui ruissellent. Je n'ai qu'un seul désir : me réfugier contre ce torse et pleurer. Mais je ne suis pas venue ici pour défaillir encore une fois !

Je me décide à relever la tête. Alexandre me fixe. Son regard me perce sans rien dévoiler de ce qu'il ressent. Une soudaine colère s'empare de moi. Il n'aurait jamais dû me quitter ! Je suis revenue vers lui, j'ai affronté plusieurs de mes peurs rien que pour me rendre jusqu'ici, chez cet ami que je ne connaissais pas. Et, malgré tous mes efforts, Alexandre ne dit toujours rien ! Il se tient devant moi, muet, attendant encore que j'agisse ! Réalise-t-il ce que j'ai accompli déjà ?

Je lève une main, j'esquisse un geste pour le gifler, je m'arrête. Ma rage est brusquement retombée. Non, je n'en veux pas à Alexandre. Son départ m'a fait comprendre tant de choses... Je sais qu'il a remarqué le mouvement interrompu de ma main, mais il ne réagit pas. Nous restons

encore ainsi pendant quelques minutes. Dis-moi quelque chose, mon amour ! Dis-moi que tu m'aimes, que tu reviendras habiter avec moi !

« - Que fais-tu ici ? » Il a parlé, enfin ! Son ton n'est pas accusateur, ni impatient. Il ne m'a pas demandé de quitter l'appartement non plus. Je m'appuie sur cette petite concession. « - J'avais envie de te revoir. » Il sourit vaguement, puis son visage redevient impénétrable. Je dois continuer à parler...

« - Je t'ai fait souffrir. Mais j'ai aussi beaucoup souffert... » Un autre silence. « - Cette nuit, j'ai compris bien des choses. C'est moi la seule responsable de mes peurs, de mes crises de larmes, de mes délires aussi. » Le plus difficile reste à avouer. Je dois le faire. « - C'est moi seule qui ai voulu me suicider et c'est moi seule qui peux en finir avec ces idées. »

Alexandre me fixe toujours. Je voudrais lui dire que, dorénavant, je chevaucherai le précipice en conquérante de mon passé. Mais ce serait mentir, et je ne veux plus jamais LUI mentir. « - Je sais que je vais encore pleurer. Je ne peux pas effacer mon passé en un seul jour. Mais je vais aussi rire, je te le promets. »

Le regard d'Alexandre s'adoucit. Réussirai-je à le regagner ce soir ? Seulement quelques mots encore... « - C'est difficile pour moi de triompher de mes anciennes tentations, parce que je les ai entretenues pendant tant d'années. Mais, aujourd'hui, je suis décidée à me battre, à me venger de mes idées tordues. » Je respire bruyamment. Je ne voulais pas supplier Alexandre, mais ma voix tremble de plus en plus... « - Je ne te demande pas de rentrer avec moi ce soir... mais je voudrais savoir s'il serait

possible que tu me donnes une autre chance... Je ne sais pas si tu m'aimes encore assez pour cela... »

Alexandre pose ses mains sur mes épaules, aussitôt les allège de tout leur poids.

10. L'aube

Je suis assise à la table de la cuisine, parfaitement immobile. Mon regard est fixe, mes membres, figés. Même ma respiration a ralenti afin de ne pas troubler cette étrange confrontation. Le temps semble suspendu ; il a arrêté son écoulement pour que je vive pleinement cet instant.

Je sais qu'Alexandre me parle. Cependant, je ne l'écoute pas. Je ne l'entends plus. Mon attention est entièrement dirigée vers ces ustensiles qui se trouvent devant mes yeux, à portée de ma main.

Nous préparions le repas en discutant de je ne sais quoi. Pour couper les légumes, j'ai pris un couteau, le plus petit, le moins menaçant, comme j'ai toujours fait depuis qu'Alexandre m'a surprise à me mutiler... Mais j'ai soudain arrêté mon mouvement. Je venais de remarquer le couteau que j'avais utilisé pour inciser ma peau... Habituellement, je feignais d'ignorer son existence, me dépêchais de m'emparer d'un autre ustensile et refermais le tiroir. Mais, aujourd'hui, je l'ai vu, sous le petit couteau dont je voulais me servir... Seul le manche est visible. La lame tranchante se perd sous les autres ustensiles.

Je ne me souviens que trop bien de cette nuit-là, comme de toutes ces autres fois où je me suis volontairement coupée. Mes doigts portent les cicatrices de mes mutilations répétées... Mais après tout, pourquoi ne pourrais-je pas me servir de ce couteau ? Puisque je n'ai plus envie de me faire du mal...

Sans réfléchir davantage, je m'empare de cette ancienne arme que je veux rendre tout à fait inoffensive. Je referme bruyamment le tiroir, puis je me dirige vers la table où je m'assois sans jeter un seul regard au couteau que je tiens fermement, à deux mains. Je reste ainsi sans bouger pendant plusieurs minutes, le dos parfaitement droit contre le dossier de la chaise, le visage levé vers le mur, mes mains éprouvant la dureté du manche avec une acuité presque insoutenable. Mes doigts l'enserrent complètement, et mes ongles pénètrent dans mes paumes. J'ai l'impression que le métal perfore ma peau.

Cette tentation de la douleur, qui paraissait insurmontable, je ne la ressens plus... L'absurdité de la vie, je n'y crois plus. L'indifférence des gens envers moi, la réalité la dément chaque jour. Mes années de supplice s'effacent peu à peu...

Une énergie inconnue parcourt mes bras, mes poignets, puis mes doigts. Je presse vigoureusement le manche, comme si je voulais lui montrer que je le domine maintenant. Je maîtrise ce couteau, et tous ses mouvements. Et avec ce couteau, je couperai les légumes. Tout simplement.

Je regarde à nouveau l'ustensile. C'est le couteau le plus long que j'aie tenu depuis un an ! Je faiblis un peu, mais je ne lâche pas l'ustensile. Plutôt, je l'observe attentivement, dans ses moindres détails. La vue de cet objet me captive. J'examine la lame sur toute sa longueur, dans toute son acuité. Mon regard s'est arrêté sur ce bout de métal qui m'impressionne et

qui me fascine. Mais mon intérêt n'est pas malsain. Je tente seulement de comprendre...

Une certaine crainte, encore... Je ne tremble pas, aucune sueur froide ne me coule dans le dos. Je fixe plutôt le métal d'un air de défi. Oui, je défie cette lame de me plaire, de me tenter comme autrefois. Malgré ma contemplation, aucun désir morbide ne naît en moi. J'ai l'étrange sentiment de trahir mon passé, de le renier, de ne plus reconnaître les sombres sentiers qui sillonnent mes souvenirs.

Je réalise alors qu'Alexandre me regarde. Je sens ses yeux posés sur moi. J'ignore quand il a arrêté de parler. Je tourne la tête vers lui et souris. Ce geste semble le rassurer, et il me rend mon sourire. Mais il n'a pas remarqué le couteau...

Je reporte mon regard vers l'ustensile. Lentement, je desserre mon étreinte. Je pose ma main gauche sur la table ; je ne tiens plus le couteau que d'une seule main. Cette situation pourrait être précaire... Cette main, posée sur la table, pourrait être vulnérable... L'autre main, qui tient le couteau, pourrait répéter le geste si souvent exécuté... Mais je refuse de céder à ces absurdes pensées.

Maintenant, tous les sons me parviennent distinctement. J'entends le tic-tac des aiguilles de l'horloge, j'entends ma respiration saccadée, surtout, j'entends le bruit du couteau d'Alexandre qui tranche la viande... Des coups secs, rapides, précis, exécutés d'une main sûre d'elle-même... Je suis capable, moi aussi !

La prochaine étape est le tranchage des légumes. Ma main gauche attrape une carotte et la dépose sur la planche à découper. Je tiens fermement le légume tandis que ma main droite appuie le couteau sur celui-ci. Lentement, délicatement, je commence à couper la carotte. Les rondelles s'accumulent, sans malaise. Cependant, le couteau s'approche de plus en plus des doigts de ma main gauche. Bien que je les déplace vers l'extrémité du légume, la rencontre avec l'ustensile est inévitable. Mes yeux ne voient que cette lame, que ces deux mains, que la distance entre elles qui se réduit toujours davantage...

Ce couteau, je l'ai déjà utilisé pour me mutiler... Oui, mais je ne veux plus me blesser volontairement... Mais cette lame est si tranchante... Et alors ? Elle sert à couper les légumes... Un peu de sang versé ne me ferait pas de mal... NON ! Ce n'est qu'un couteau pour couper les aliments !

Voilà, la lame se trouve à quelques centimètres de mes doigts... L'espace se réduit à quelques millimètres... Le couteau frôle mes jointures... Le métal acéré touche ma peau... Il suffirait que je tourne un peu l'ustensile, que j'appuie un peu ma main contre lui...

J'ai fini la carotte. Je regarde le couteau d'un air triomphant.

Je m'attaque aux autres légumes. Je n'ai jamais coupé les légumes avec un tel acharnement, une telle intensité, un tel bonheur... Les couleurs tournoient devant mes yeux, le rouge, le vert, l'orange, m'aveuglant presque. Mais je continue, mais je persévère. Après une dizaine de minutes, j'ai terminé. Je suis épuisée. Mais j'ai réussi !

Je me lève pour aller porter les légumes dans la casserole. Puis, je retourne chercher le couteau et la planche à découper. Alexandre pose alors une main sur mon bras droit, celui qui tient l'ustensile. Il a vu le couteau... Aussitôt, il observe mes mains avec un affolement que je reconnais. Puis il comprend. Il libère mon bras. Il ne dit rien et se retourne pour continuer à cuisiner. Je souris, franchement. J'ai presque envie de rire, car la vie me semble soudain merveilleuse !

Je dépose la planche et le couteau dans l'évier. Je remarque alors un peu de rouge sur mon pouce gauche. Horrifiée, j'approche mon visage de mon doigt. Une petite coupure, étroite... Je me suis coupée sans même m'en rendre compte !

J'ouvre nerveusement le robinet et me dépêche d'étendre ma main vers le jet d'eau froide. L'eau rougie coule sur la planche, sur la lame du couteau... L'ustensile semble réclamer ses droits, réinstaurer sa domination. Cette vision me trouble profondément. Je referme rapidement le robinet. Ma coupure me fait mal, et elle saigne toujours... Incapable de voir le couteau plus longtemps, je retourne vers la table.

Une fois assise, je regarde de nouveau ma coupure. Le sang coule toujours... Je pose ma bouche sur mon doigt et j'aspire mon sang. Puis je regarde encore ma blessure. Je vois nettement les lèvres de la coupure qui s'ouvrent sur une mince ligne de chair blanche. Intriguée, j'écarte la peau afin de mieux voir l'intérieur de la blessure. Ce geste ravive le saignement, ce qui m'empêche de poursuivre mon observation. Agacée, je suce une

deuxième fois mon sang, mais je ne retire pas immédiatement le doigt de ma bouche, voulant m'assurer cette fois que le saignement arrête.

Lorsque je me mutilais, c'était l'acte lui-même qui me fascinait, le fait de me faire mal volontairement. Il m'arrivait aussi de contempler mes cicatrices, qui représentaient mon fatal désir. Mais jamais je ne regardais la blessure fraîchement infligée... Mon sang coulait toujours un peu, cette couleur me captivait, puis je détournais mon regard, déjà sortie de mon état de transe.

Mais, aujourd'hui, c'est la coupure elle-même qui me fascine. Ma chair meurtrie m'attire. Elle me redit le pouvoir de la lame... Je ne suis pas sûre que je reprendrai le même couteau la prochaine fois.

Je remarque alors Alexandre, debout, à côté de moi. Il me tend un pansement. Afin de ne pas l'inquiéter, j'accepte de couvrir ma coupure. Mais j'ai bien l'intention de l'observer encore, peut-être ce soir, lorsque je prendrai ma douche...

IMPOSTURES :

EXAMEN D'UNE DÉMARCHE CRÉATRICE

Justifications

Il y a deux ans déjà, je croyais que mon projet littéraire était défini : je désirais écrire un roman qui se serait inscrit dans la tradition de l'engagement littéraire. Le thème principal, la guerre, était trouvé ; les personnages prenaient même vie. Toutefois, j'ai échoué dans cette démarche. Le roman que j'ai réussi à écrire se trouve considérablement éloigné des œuvres appartenant à la littérature engagée. Aujourd'hui encore, je suis habitée par le doute, par les regrets également.

C'est pourquoi je me permets maintenant d'analyser ma propre démarche créatrice. Ces réflexions sont possibles notamment grâce au journal de bord que j'ai fidèlement tenu tout au long du processus créateur, journal qui recevait mes hésitations, mes questionnements ainsi que mes brusques élans d'inspiration par rapport au texte que j'écrivais et par rapport à l'écriture en elle-même. Les différentes pensées que j'exprime dans les prochaines pages dérivent évidemment vers le monde de la création romanesque. Ma réflexion s'accompagne des écrits d'essayistes ou d'écrivains qui ont, d'une façon ou d'une autre, influencé mon parcours. Ces références me permettent d'ouvrir ma démarche d'abord personnelle vers une perspective qui, loin d'être universelle et exhaustive, dépasse ma propre expérience.

Une impression générale se dégage des notes recueillies dans mon journal de bord, celle d'être une intruse dans cet univers de création littéraire ; le sentiment de l'imposteur me hantait et me hante encore. Ai-je

choisi le bon sujet et la bonne voix narrative? Ai-je-réussi à écrire un roman? Veuille-je vraiment sacrifier certains aspects de ma vie afin de me consacrer au processus créateur? J'axe donc ma réflexion autour de ce sentiment qui résume bien, à mon avis, mon parcours. Si, dans les pages suivantes, j'emploie parfois les mots « œuvre » ou « artiste », ce n'est pas par prétention, mais seulement pour désigner le texte qui se crée et celui qui l'écrit. Pour terminer cette entrée en matière, j'ose utiliser les propos de Milan Kundera en préface de *L'Art du roman* : « Le monde des théories n'est pas le mien. Ces réflexions sont celles d'un praticien.¹ »

¹ Milan Kundera. *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p.7.

1. Posture d'énonciation

Avant l'acte d'écriture, il y a l'étape de la réflexion, qui vise à déterminer les bases du projet, à fixer certaines limites à la démarche entreprise. L'écrivain doit alors faire des choix : le genre, la longueur, le ton, etc. Le romancier doit aussi opter pour un certain type de narration, un certain nombre de personnages ; il doit délimiter l'espace et le temps. Il est probablement vrai que l'œuvre qui s'écrit amène son créateur dans des lieux insoupçonnés de lui-même. Mais commencer à écrire sans réflexion préalable demeure impossible. Il faut choisir la première phrase, le premier mot, la première lettre peut-être. Il faut aussi apprendre à se tromper.

a) Fausse inspiration

J'avais choisi la voie de la littérature engagée, non pas celle qui défend une idéologie, mais celle qui s'inscrit dans l'actualité politique. Illusion? J'avais un idéal. Je croyais, et je crois toujours, que la littérature possède un pouvoir immense, qu'elle peut ébranler les consciences et influencer les mentalités. Je crois en la littérature utilitaire ; je n'adhère pas à l'idée d'un art propagandiste, mais je pense que la littérature peut servir à quelque chose, que « l'écriture contemporaine peut encore exercer une fonction de jugement politique et moral sur l'histoire qui engage l'écrivain – alors même que la logique de création dont elle relève repose d'abord sur un

système de valeurs esthétiques.² » Je refuse la coupure moderne de l'art pour l'art, tout comme je ne succombe pas aux « grandes déceptions idéologiques³ » du post-modernisme dont parle Benoît Denis dans *Littérature et engagement*. D'ailleurs, cet essai m'a suivie durant tout le processus de création. Il m'indiquait d'abord mon but : m'inscrire dans la tradition sartrienne de la littérature. Puis, il me rappelait mon échec, me forçait à l'analyser, à le comprendre.

En effet, pendant un an, j'ai persévéré dans cette voie, rejetant toutes les objections qu'on me faisait. La rareté, pour ne pas dire l'absence, de mes heures d'écriture aurait dû chasser le mirage qui dansait devant mes yeux. Je lisais des romans, des essais, des revues, afin de me forger une opinion sur la représentation littéraire de la guerre. Je croyais ainsi prouver que mon projet était réalisable. Dévorant les romans de Tolstoï, d'Hemingway, de Jonathan Littell, j'imaginai ma propre histoire de guerre, couronnant de succès mon entreprise, triomphant d'avance des incrédules. Je m'abreuvais aussi aux écrits de Bakhtine, désirant écrire un roman polyphonique qui confronterait diverses réactions par rapport au phénomène de la guerre. Mais, lisant tout cela, je n'écrivais rien.

Un jour, j'ai dû arrêter de me complaire dans cette attitude tout à fait improductive ; j'ai dû comprendre que je m'étais trompée. J'ai dû recommencer ma création, après une certaine période de deuil. J'ai eu

² Emmanuel Bouju. « Forme et responsabilité : Rhétorique et éthique de l'engagement littéraire contemporain » dans *Études françaises*, vol. 44, n° 1, 2008 (*Engagement, désengagement : Tonalités et stratégies*), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, p.11.

³ Benoît Denis. *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*, Paris, Éd. du Seuil, 2000, p. 297.

l'impression de renier ma foi en la littérature, de donner raison au pessimisme qui caractérise la littérature contemporaine. J'ai eu l'impression de tricher avec mes propres convictions. J'ai également douté de mes capacités. Cette remise en question de mes aptitudes à la création littéraire a hanté toute ma démarche créatrice. Si je devais recommencer tel ou tel passage, était-ce de l'acharnement sur un mauvais point de départ? À plusieurs reprises, il a fallu que je réaffirme ma volonté d'écrire un roman, de réussir ce projet parce que je croyais en être capable.

Le changement de sujet m'a toutefois libérée. L'inspiration a *réellement* surgi. Soudain, j'ai su ce que je voulais écrire. Je m'aperçus que les premiers mots, la première phrase, étaient trouvés quelques minutes seulement après que j'aie abandonné ma première idée. Toutefois, ce désir, je l'avais ignoré jusqu'alors parce que je savais ce qu'il représentait. Je devais explorer ce que j'avais voulu éviter. On ne peut pas parler de ce qu'on ne connaît pas : « Partir des choses, oui, il le faut : c'est elles qu'il faut sauver, c'est en elles, en nous tournant vers elles, que nous apprenons à nous tourner vers l'invisible [...] »⁴ Pour que des personnages vivent, pour qu'une histoire ait lieu, il faut savoir que ce que l'on écrit est *vrai*. Je ne parle pas ici de vraisemblance ; je parle du fait de sentir, jusqu'au plus profond de soi, que l'histoire racontée non seulement peut arriver, mais arrive effectivement. J'ai donc replongé en moi, non pour faire une œuvre autobiographique, mais pour écrire quelque chose de vrai.

⁴ Maurice Blanchot. *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p.200.

b) La tyrannie du « il »

L'opinion dominante veut que le roman, le vrai, s'écrive au « il », que la littérature commence lorsque l'écrivain passe de la première à la troisième personne, signe de distanciation, de création. Cette troisième personne semble même une condition essentielle : « Le « il » est une convention type du roman ; à l'égal du temps narratif, il signale et accomplit le fait romanesque ; sans la troisième personne, il y a impuissance à atteindre au roman, ou volonté de le détruire.⁵ »

Or, j'ai choisi le « je ». Et je n'ai pas l'impression d'avoir trahi le genre romanesque. Mon choix s'est effectué de façon tout à fait consciente et volontaire. Peut-être s'agit-il d'une faiblesse ou d'une naïveté de débutante... Toutefois, je refuse de renier ce « je », d'en regretter l'emploi. Évidemment, tout au long de ma démarche, je me suis questionnée sur la voix narrative. Je n'ignorais pas dans quel mouvement contemporain je m'inscrivais en utilisant un narrateur-héros, plus précisément une narratrice-héroïne ; je songeais constamment à l'œuvre de Nelly Arcan, qui avait pourtant su passer de la première à la troisième personne, de *Putain* à *Ciel ouvert*. De même, j'ai lu et vu *Borderline* ; l'histoire de cette étudiante à la maîtrise qui écrit un roman sur sa propre histoire m'a évidemment influencée. J'ai également beaucoup pensé aux deux romans de Guillaume Vigneault, dans lesquels l'histoire d'amour s'élabore entre une « elle » et un « il ». J'ai même tenté de réécrire mon texte à la troisième personne :

⁵ Roland Barthes. *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Éd. du Seuil, 1953 et 1972, p.30.

aussitôt le lien qui existait entre mon roman et moi se coupait. Je ne pouvais plus continuer dans cette voie.

Ce « je » n'est pas un « moi ». Dois-je vraiment le dire? De toute façon, « "Il" ne désigne pas le désintéressement objectif, le détachement créateur. [...] "Il", c'est moi-même devenu personne, autrui devenu l'autre [...] »⁶ Est-il vraiment impossible que l'utilisation du « je » permette ce passage de soi vers un autrui fictif, qui part de soi? Je ne le crois pas. J'ai construit deux personnages, l'un féminin, l'autre masculin. Chacun a son essence propre. L'emploi de la première personne m'a permis de jouer avec l'intériorité de mon personnage principal, d'en explorer toute la psychologie sans utiliser un « il » qui me semblait créer une distance artificielle et fausse entre moi et l'être fictif.

Une question plus profonde se pose ici : qu'est-ce qu'un personnage? Je ne prétends pas y répondre, mais j'adhère en quelque sorte à la conception de Maurice Blanchot : « L'idée de personnage, comme la forme traditionnelle du roman, n'est qu'un des compromis par lesquels l'écrivain, entraîné hors de soi par la littérature en quête de son essence, essaie de sauver ses rapports avec le monde et avec lui-même.⁷ » Le personnage part de soi, de celui qui crée, mais pour mieux y revenir. J'ai choisi d'écrire une histoire d'amour entre une jeune femme suicidaire et un jeune homme qui tente de la sauver.

⁶ Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p.23.

⁷ *Ibid.*, p.21.

c) Variations sur le ton

Une fois la voix narrative et l'intrigue décidées, l'inspiration a donc surgi. Cependant, une difficulté survenait une fois l'écriture commencée. J'ai déjà mentionné l'importance de faire vrai. Il est si facile de glisser d'un point de départ extrêmement intéressant vers une histoire sans aucune valeur par défaut de respecter cette exigence de vérité. Georg Lukács parle du « péril » qui guette le roman : « ou bien se dépasser vers le lyrisme ou vers le drame, ou bien réduire la totalité aux dimensions plus étroites de l'idylle, ou déchoir enfin au simple niveau de la lecture divertissante.⁸ » Durant l'ensemble de ma démarche créatrice, j'ai dû combattre cette menace. L'histoire d'amour entre mes deux personnages ne devait pas être trop parfaite, car elle aurait été alors irréaliste. Lisant *L'Homme qui rit* tout en écrivant mon roman, j'avais tendance à idéaliser l'amour, à user de termes hyperboliques, décrivant ce sentiment comme une illumination, un ravissement ; mais le style hugolien, inimitable d'ailleurs, appartient à un autre temps. Or, comment parler d'amour et de suicide sans tomber dans l'hyperbole ? Je ne voulais pas non plus émouvoir un éventuel lecteur, le faire pleurer en adoptant un ton pathétique.

Afin d'éviter l'écueil du mélodrame, j'ai dû me résigner à l'idée que l'écriture est un *travail*. En ce sens, écrire, décrire la psychologie des personnages devenait également un jeu, un jeu épuisant entre la réalité et le monde fictif que j'avais créé. Je devais choisir tel sentiment, telle réaction parmi un monde infini de possibilités, et rendre vrai ce sentiment. Cet

⁸ Georg Lukács. *La Théorie du roman*, Paris, Gallimard ; Denoël, 1968, p.65.

aspect parcourt l'ensemble de mon texte ; l'histoire se développe à partir de l'évolution psychologique du personnage principal. Le travail était donc constant ; je devais transformer les états d'âmes de mon personnage en péripéties. Par ailleurs, Kundera affirme « que composer un roman c'est juxtaposer différents espaces émotionnels [...] »⁹

Cette exploration de l'intériorité de mon personnage principal m'a toutefois entraînée vers un autre écueil, celui des pulsions et de la psychanalyse. Mettre en scène l'angoisse, la tristesse, le désir de violence et de mort, je devais le faire. Mais je devais éviter le commentaire psychanalytique ; puisque mon personnage s'exprimait à la première personne, il ne pouvait se livrer à une autocritique de ses sentiments et de ses gestes dans un vocabulaire freudien tout à fait inapproprié dans la fiction même. La lecture des *Frères Karamazov* m'a fortement influencée sur ce point. Ces personnages, aux prises avec de réelles passions, amoureuses et violentes, m'ont tout simplement fascinée.

⁹ Milan Kundera. *L'Art du roman*, p.59.

2. Posture de romancière

Je n'ai pas réellement connu le syndrome de la page blanche. La principale difficulté que j'ai rencontrée se situe à un autre niveau. Les idées pouvaient se multiplier à l'infini, mais il fallait construire une histoire, bâtir un monde. Il fallait que je transforme ces énergies brutes en un acte concret, que je condense cette puissance sur l'écran. Une telle métamorphose me demandait des efforts. On doit dominer ses élans créateurs afin de les rendre utilisables : « Qui veut écrire et produire, il lui faut sans cesse endormir en soi cette exaltation. La maîtrise suppose ce sommeil par lequel le créateur apaise et trompe la puissance qui l'a entraîné.¹⁰ » Une certaine violence à l'égard de mes propres désirs, de mes propres instincts, se révélait donc nécessaire.

a) Confession ou roman?

Je ne crois pas qu'il faille nécessairement avoir souffert pour réussir à écrire. Mais il faut une sensibilité particulière au monde et aux autres : « Le romancier n'est ni historien ni prophète : il est explorateur de l'existence.¹¹ » Ainsi, il faut explorer d'abord son existence afin de créer des personnages qui auront leur vie propre. Un tel voyage intérieur comporte des risques ; le fait de puiser en soi peut mener à une confession inappropriée dans le cadre de l'écriture d'un roman. La première version de ma création ressemblait davantage à un long aveu qu'à une histoire

¹⁰ Maurice Blanchot. *L'Espace littéraire*, p.243.

¹¹ Milan Kundera. *Op. cit.*, p.59.

susceptible d'intéresser un quelconque lecteur. J'avais même intitulé ma préface « Confession »! Je lisais alors *La Confession d'un enfant du siècle*, tout à fait heureuse de découvrir cette histoire d'amour écrite au « je ». Toutefois, il a bien fallu que je freine cet élan qui me menait vers une fausse piste. Mon but était d'écrire un roman, d'inventer une intrigue et des personnages, non pas de confier mes propres peurs.

Cependant, écrire à la première personne rend extrêmement complexe le détachement avec sa propre intériorité. La moindre ressemblance avec soi, avec son passé, devient problématique. Je ne voulais pas faire de l'autofiction, mais mes personnages sortant de moi, l'histoire se basant sur mes expériences, il était inévitable que certains faits de ma propre vie se retrouvent dans mon roman. Ils sont transposés ; ils servent le récit.

Par conséquent, le refoulement est un ennemi coriace que j'ai dû combattre pendant toute la durée de ma démarche créatrice, et je ne suis pas certaine de l'avoir vaincu. L'obsédante question n'est pas « À qui est-ce que je destine cette œuvre? », mais plutôt « Qui pourrait lire cette œuvre? ». Cette question freine l'élan créateur, le surveille, le censure toujours. Il faut donc apprendre d'abord à reconnaître ce refoulement lorsqu'il agit et ensuite à minimiser son impact. Comment? Je m'interrogeais sur cette partie de moi que j'utilisais. Était-elle nécessaire, utile à l'histoire? Servait-elle le but recherché? Il m'est ainsi arrivé de rejeter certains passages, car je réalisais qu'ils n'étaient qu'une représentation brute de moi, sans symbolisation littéraire. L'inverse s'est également produit. J'ai parfois dû choisir de garder un certain élément alors que j'aurais peut-être préféré

l'enlever, mais cet élément était essentiel à l'histoire que j'écrivais. Ceci dit, malgré que je persiste à affirmer que j'ai créé une histoire et des personnages, je ne peux pas nier que ce roman parle de moi.

b) La question générique

Pour écrire, il faut lire. Je ne peux le nier. Il ne s'agit pas ici d'améliorer son style ou d'enrichir son vocabulaire ; il faut plutôt s'imprégner de l'univers littéraire pour pouvoir ensuite tenter de le reproduire. Il faut vivre dans le monde romanesque, afin de le comprendre, de l'apprivoiser. À l'inverse, la lecture d'ouvrages théoriques ou d'essais nuisait à mon processus créateur. Lorsqu'on écrit, on vit l'expérience de l'écriture, mais on ne doit pas réfléchir constamment à cette démarche, conceptualiser sans cesse ce qui se déroule concrètement. La tenue d'un journal, pratique chère à plusieurs écrivains et que j'ai moi-même adoptée, m'a permis de lancer des pistes de réflexion, de poser des questions. Mais il m'est apparu qu'il ne fallait pas conclure immédiatement, durant le processus. Sinon, je tuais le devenir de l'œuvre.

Une fois que j'ai eu commencé mon deuxième projet d'écriture, j'ai relu *Une Saison en enfer* de Rimbaud. L'idée de la damnation me plaisait énormément ; je percevais mon personnage principal comme une jeune femme condamnée à souffrir et à blesser ceux qui s'approchaient trop près d'elle. De même, un ancien souvenir de lecture me revenait constamment, celui du chapitre « 'ANATKH » de *Notre-Dame de Paris*¹², dans lequel

¹² Victor Hugo. « 'ANATKH » dans *Notre-Dame de Paris*, Paris, Gallimard, 2002 [1966], p.341-356.

l'archidiacre Frollo grave, dans la pierre, le mot « fatalité » sous sa forme grecque. J'ai écrit de longues pages qui traitaient de châtement céleste, de providence, de persécution, de destin ; j'insérais çà et là des noms de la mythologie grecque, faisant preuve d'érudition peut-être, mais non de talent littéraire en soi. Tous ces passages, écrits dans un style poétique, ne faisaient aucunement avancer l'histoire. J'ai d'ailleurs souvent remis en question mon choix d'écrire un roman plutôt qu'un recueil de poèmes, moi qui étais plutôt une habituée du deuxième genre. Je voulais apprendre à écrire un roman, mais l'apprentissage demande une grande dose d'humilité, et l'humilité est une vertu difficile à acquérir lorsqu'on crée quelque chose ; lorsqu'on puise au fond soi pour faire une œuvre, on devient vulnérable à l'extrême. Il ne s'agit pas simplement d'accepter les critiques, mais de savoir recommencer.

c) S'inscrire dans la tradition

La littérature est un perpétuel recommencement. Tout a déjà été écrit, tous les thèmes ont été abordés, toutes les histoires ont été racontées. Pourquoi recommencer? L'acte même d'écrire est une négation : « L'œuvre signifie toujours : ignorer qu'il y a déjà un art, ignorer qu'il y a déjà un monde.¹³ » Il ne s'agit pas de renier toutes les œuvres qui précèdent ; l'écrivain doit croire en quelque sorte à ce qui s'est déjà écrit. Il s'inscrit dans une lignée de créateurs, qu'il conteste ou admire l'œuvre de ses prédécesseurs. Toutefois, le geste d'écrire suppose que l'on pense avoir

¹³ Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p.157-158.

quelque chose à dire. On pourrait presque parler de narcissisme. Le sujet créateur croit à la valeur de ce qu'il crée, sinon il n'écrit pas. Il croit également faire autre, écrire différemment, sinon il n'écrit pas non plus.

Or, ce recommencement sans fin des mêmes histoires, je l'ai vécu dans ma propre démarche créatrice, même si je ne faisais que débiter dans la carrière romanesque. Les thèmes que j'ai abordés, je les avais explorés dans d'autres textes, poèmes ou nouvelles, que j'avais écrits auparavant. Évidemment, il s'agissait de ma première création d'une certaine envergure, mais j'avais déjà l'impression de me répéter. En fait, je ne songeais pas tant au passé, à mes anciens textes, qu'à l'avenir, qu'à mes possibilités futures. Mon désir d'un roman engagé s'était soldé par un échec. Maintenant, je revenais aux mêmes sources intimes d'inspiration que celles qui avaient donné mes écrits antérieurs. Mes capacités en tant que créatrice étaient-elles restreintes à ce point?

Écrire toujours sur le même thème prouve que ce l'on écrit est vrai. Si l'on part de soi pour créer, alors chacune de nos créations revient vers nous. Un seul thème peut se déployer de multiples façons. Certes, le danger demeure, bien décrit par Maurice Blanchot, qui parle de « [l']obsession qui le [l'écrivain] lie à un thème privilégié, qui l'oblige à redire ce qu'il a déjà dit, parfois avec la puissance d'un talent enrichi, mais parfois avec la prolixité d'une redite extraordinairement appauvrissante¹⁴ ». Il faut donc savoir se redécouvrir à chaque fois que l'on commence à écrire, et aussi à supprimer les passages répétitifs dans le même texte.

¹⁴ Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p.18.

3. Posture d'artiste

Succomber à l'idée de vocation artistique est extrêmement tentant. Penser que l'on est en quelque sorte élu, que l'on possède des dons indéniables pour écrire, rassure. Adhérer à de telles pensées permet au sujet créateur de ne pas se remettre en question, de créer, tout simplement, avec la conviction de bien faire. Or, à l'instar de Maurice Blanchot, je ne crois pas que l'écriture résulte d'une telle vocation :

Celui qui se prétend sous la contrainte d'une vocation irrésistible, n'est que sous la domination de sa propre faiblesse, appelle irrésistible le fait qu'il n'y a rien là à quoi résister, appelle vocation ce qui ne l'appelle pas, et il lui faut adosser son néant contre la prétention d'une contrainte.¹⁵

L'appel de l'écriture se situe plutôt à un autre niveau.

a) La tâche littéraire

Pendant les deux dernières années, je pensais découvrir mes habitudes de création, le contexte favorable à l'inspiration, les moments propices, etc. Or, je n'ai rien découvert de tel. J'ai écrit à toutes les heures, les jours de pluie et les jours de soleil ; je m'assois devant mon écran d'ordinateur, je relisais un peu ce que j'avais écrit la veille, j'attendais quelques instants, puis je commençais à écrire. Un seul élément était essentiel à toutes mes séances d'écriture : la solitude. Mais cette solitude n'était pas exigeante ; elle pouvait se contenter d'une pièce dont la porte était close. Il suffisait que je me sente seule, que mon univers se réduise au

¹⁵ Maurice Blanchot. *L'Espace littéraire*, p.223.

clavier et à l'écran d'ordinateur devant moi, que le monde extérieur n'existe plus. Le silence résultait de cette solitude. La musique pouvait m'accompagner, mais le monde extérieur ne me concernait plus.

Aucun vice, aucun artifice ne m'était donc nécessaire. Je pourrais prétendre que l'alcool m'était indispensable, que j'écrivais la nuit, que j'ai dû m'isoler de la société pendant une année afin de mener à terme mon projet. Mais ce serait mentir. J'ai essayé d'écrire quelques pages en compagnie d'une coupe de vin ; le résultat n'était pas probant. Ainsi, je me sentais loin de l'image de l'artiste typique, un être quelque peu excentrique qui vit une existence désordonnée.

Cela ne signifie aucunement que ma démarche a été aisée. Je crois que, pour écrire, l'important demeure l'état d'esprit de l'écrivain. Il fallait toujours que je plonge totalement dans le processus de création, que j'accepte de lui appartenir, donc d'effectuer ce mouvement vers ma propre intériorité qui permet de créer. Pour pénétrer ainsi en moi, il était essentiel de renoncer à tout ce qui n'était pas moi. Ce processus exigeait aussi que je me résigne à ressentir, avec une intensité redoublée, tout ce qui se passait en moi pendant l'acte d'écriture. Si un événement triste survenait, mon écriture en était affectée. Il ne s'agissait pas de sublimation, mais du lien qui s'était créé entre ma réalité et ma fiction. Mon état d'âme contaminait l'univers fictif que je créais. J'ai alors dû apprendre à reconnaître cette influence mutuelle et à l'utiliser. Le même phénomène se produisait si je vivais une grande joie.

Pour écrire, il faut également se rebeller envers les contraintes de la vie. Il faut arrêter le rythme quotidien, accepter de vivre *différemment* pendant un certain temps. Je n'ai pas consacré tout le temps désiré à ma démarche créatrice. Si j'avais pu tout arrêter, seulement écrire, le produit fini aurait été autre, différent. Mais alors l'écriture ne prendrait jamais fin, car la satisfaction entière, totale, n'est pas possible. De plus, je m'inscris dans le temps ; je ne me définis pas par l'écriture, et l'écriture ne me suffit pas. D'un côté, je ne pourrais pas ne pas écrire. Dans les dernières années, lorsque certaines périodes de temps étaient marquées par une absence de création, je ressentais un manque. D'un autre côté, ma vie ne se résume pas à l'acte d'écriture. L'écrivain ne fait pas qu'écrire ; il a des responsabilités, familiales, professionnelles, ou autres. Il est impossible de se consacrer entièrement, et uniquement, à la création.

De toute façon, je ne crois pas qu'un tel abandon de l'être qui crée aux exigences de la création soit souhaitable. N'exister que par la fiction, ne vivre que dans l'imagination, par procuration, serait acte de pure folie. Non seulement faudrait-il pour cela vivre en ermite, mais également ne plus croire à rien de réel. En effet, même lorsque j'écrivais, même lorsque j'acceptais de me sacrifier complètement à cette activité, le monde extérieur ne me quittait pas tout à fait. Il pouvait se taire, mais il ressurgissait en moi. Les idées parfois que j'avais ne pouvaient pas s'intégrer à la démarche créatrice parce qu'elles n'étaient pas liées à la fiction que je créais, mais bien à la réalité que j'avais quittée pour quelques heures. Il faut donc savoir appartenir à l'œuvre en cours, mais également s'en distancer. Mettre un

terme au travail d'écriture, quotidiennement, est essentiel. Il s'agit d'adopter un constant mouvement de va-et-vient, d'aller vers le roman qui s'écrit et d'en sortir, sans trop de séquelles.

Certes, cette constante circulation entre le monde romanesque et la réalité du romancier n'est pas sans conséquences. Le lien avec l'œuvre s'inverse. Ce que j'écrivais m'influçait, modifiait mon état d'esprit. Maurice Blanchot, analysant certains propos d'André Gide, conclut : « Écrire nous change. Nous n'écrivons pas selon ce que nous sommes ; nous sommes selon ce que nous écrivons.¹⁶ » Ainsi, le monde fictif que je construisais peu à peu imprégnait mon monde ; ma réalité devenait confuse. Les sentiments que j'attribuais à mes personnages, je les ressentais, même lorsque je quittais ma table de travail. Il m'est arrivé de pleurer en écrivant, mais cette persistance du lien avec le texte qui s'écrit est plus profonde et plus marquante. J'avais l'impression de vivre, littéralement, ma création. Sentiment parfois fascinant, souvent angoissant, qui oblige à remettre les choses en perspective.

De plus, l'expérience de l'écriture ne se calcule pas en temps :

Même si l'on donne "tout son temps" à l'exigence de l'œuvre, "tout" n'est pas encore assez, car il ne s'agit pas de consacrer le temps au travail, de passer son temps à écrire, mais de passer dans un autre temps où il n'est plus de travail, de s'approcher de ce point où le temps est perdu, où l'on entre dans la fascination et la solitude de l'absence de temps.¹⁷

Il fallait donc que j'accepte de plonger dans cet univers autre, intemporel, inconnu, sans repères, qui me sortait de moi-même et qui me rendait seule, sans jamais oublier que la vie existait près de moi, avec ses contraintes et

¹⁶ Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p.243.

¹⁷ *Ibid.*, p.67.

ses bonheurs. Mais, lorsque j'appartenais à ce monde, je devais m'y consacrer entièrement, sans regrets, et ne pas voir le temps qui passait et la vie qui se déroulait sans moi.

J'ai également dû apprendre à ressortir de l'univers créateur, à retourner au monde extérieur sans ressentir trop de culpabilité envers l'œuvre qui s'écrivait. En effet, cet arrachement de soi à l'œuvre qui s'écrit peut sembler une faute, d'autant plus que l'œuvre paraît parfois s'éloigner elle-même de soi : « Tout écrivain connaît le moment où il est rejeté et comme exclu par l'œuvre en cours.¹⁸ » Ainsi, il m'est arrivé de n'être plus aussi impliquée émotionnellement, de poser un regard froid sur le texte que j'écrivais. Ce changement de perspective s'est produit vers la fin de la rédaction. J'ai alors compris qu'il était le signe que le roman que j'écrivais ne m'appartenait plus, qu'il existait maintenant en lui-même. Et que j'achevais mon travail. La tâche était accomplie, peu importait le degré de satisfaction que j'éprouvais devant le résultat.

b) Une angoisse perpétuelle

J'écris parce que j'en ressens le besoin. L'imagination fait partie de mon quotidien, m'accompagne partout. L'idée plus que courante selon laquelle l'inspiration surgit à n'importe quel moment, n'importe où, est fondée. J'ai souvent regretté de n'avoir pas écouté les conseils judicieux selon lesquels il faut toujours avoir sur soi un petit bout de papier pour noter

¹⁸ *Ibid.*, p.59.

ses idées. Je devais donc retenir ces brusques élans de mon inspiration, les conserver intacts en moi jusqu'au moment de leur délivrance. Toutefois, je pense ici au fait que, peu importe mes occupations, je construis un monde fictif à partir du monde qui m'entoure à chaque instant. Cette élaboration imaginaire presque ininterrompue est angoissante. Elle m'oblige à voir toutes les possibilités d'une situation quelconque, qu'elles soient heureuses ou malheureuses. Ma capacité créatrice se retourne contre moi.

La création est donc une expérience violente. Je choisis d'écrire, mais l'écriture m'appelle. C'est un appel qui prend la forme d'une séduction, d'une tentation, mais aussi d'une inéluctabilité. Je sais que je ne peux pas ne pas écrire. Même si personne peut-être jamais ne me lira, j'écirai. Et lorsque j'écris, j'appartiens à mon élan créateur. Je dois le maîtriser, mais le fait même que j'écrive prouve qu'il m'a vaincue :

l'artiste qui s'offre aux risque de l'expérience qui est la sienne, ne se sent pas libre du monde, mais privé du monde, non pas maître de soi, mais absent de soi, et exposé à une exigence qui, le rejetant de la vie et de toute vie, l'ouvre à ce moment où il ne peut rien faire et où il n'est plus lui-même.¹⁹

L'écriture m'oblige à me retirer pendant plusieurs heures dans ma solitude et à plonger en moi pour créer un monde fictif qui, à la fin, ne m'appartiendra plus.

Écrire est angoissant. Il faut plonger en soi et combattre le refoulement, obéir à son élan créateur, mais le maîtriser et douter toujours de ce que l'on écrit. Mais si, malgré tout, j'ai continué, c'est qu'écrire est également enivrant. L'écriture commence par un appel qui finit toujours par avoir raison de moi, mais elle se termine par la satisfaction du travail

¹⁹ *Ibid.*, p.57.

accompli. J'ai mentionné précédemment que le texte en cours en vient parfois à rejeter celui qui l'écrit, à le repousser pour vivre de sa vie propre. Ce moment peut-être n'appartient pas au sujet créateur, qui voudrait toujours améliorer ce qu'il a écrit. Toutefois, le fait même d'avoir réussi à écrire est satisfaisant. Cela signifie que l'on a maîtrisé l'élan créateur, que l'on a réussi « un tête-à-tête avec la toute-puissance solitaire de la fascination, en face de laquelle on est demeuré debout, sans la trahir et sans la fuir. Délivrance qui, il est vrai, aura consisté à s'enfermer hors de soi.²⁰ »

Chaque journée d'écriture représente une bataille victorieuse. Évidemment, je ne ressentais pas toujours ce sentiment gratifiant. Mais parfois il surgissait, lorsque je relisais un passage que j'avais écrit. J'atteignais alors la certitude de l'accomplissement. L'écrivain s'accomplit dans l'œuvre. C'est pourquoi il est prêt à lui sacrifier son temps, sa quiétude, ses certitudes, sa vie.

Terminer une œuvre, dire qu'elle est finie, c'est triompher de toute cette angoisse vécue quotidiennement. En fait, le doute ne s'arrête jamais ; dès que j'ai osé dire que ma création était terminée, je me suis questionnée sur tout ce que je n'avais pas écrit, sur comment j'aurais pu écrire. Mais le travail était là devant moi, palpable, et c'est moi qui l'avais fait, avec mes forces tout comme avec mes faiblesses.

²⁰ *Ibid.*, p.57

Retour vers soi

Mon essai aurait pu traiter de la littérature engagée ou bien de la vague contemporaine de l'autofiction ; j'aurais pu, et peut-être même dû, choisir la voie de la théorie. Toutefois, tout comme dans ma création, je n'ai su que parler de moi, de mon expérience. J'ai si intensément vécu mon deuil d'écrire un roman engagé, j'ai si souvent hésité à inscrire sur le papier ce que je savais que je devais écrire, je me suis tellement impliquée émotionnellement dans cette création que je ne voulais plus me pencher sur l'étude de tel ou tel roman.

Qu'est-ce que la création littéraire? Soudain, un besoin irréprensible surgit. On commence à écrire. On se fixe un certain but ; on effectue des choix qui balisent l'entreprise. On pense certes que chacun de ces choix est justifié, qu'il rejoint une certaine conception de l'œuvre en cours. Ces choix sont essentiels à la poursuite de l'écriture. Bien vite cependant, on réalise que l'on ne possède pas ce qui s'écrit, que c'est soi-même qui appartient à ce qui s'écrit. L'angoisse devant les exigences de la création naît soudain, et ne part plus. Mais, un jour, on inscrit le point final, celui qui clôt le roman, malgré toutes les possibilités qui restent à explorer. Puisque le besoin d'écrire ne s'éteindra jamais, puisqu'il existe en moi comme un appel violent qui refuse de se taire, je devrai toujours connaître les mêmes dangers, répéter la même démarche, me renouveler à chaque fois. Il s'agit bien d'une quête, une quête qui jamais n'atteint son but.

Qu'en est-il du produit de cette démarche, du livre, du roman? Une fois créé, il est en attente d'être lu. Puisque ce roman a été construit à partir du renoncement d'un être au monde extérieur, renoncement qui lui a permis d'explorer son intériorité et ses expériences afin de créer des personnages et un monde vrais, alors ce roman parle de la réalité. Plus précisément, il montre tout l'univers offert par la réalité. Dans mon roman se confrontent le suicide et l'amour ; l'amour semble l'emporter... J'ai commencé cet essai par une citation de Milan Kundera ; je le termine de la même manière : « Chaque roman, bon gré, mal gré, propose une réponse à la question : qu'est-ce que l'existence humaine et où réside sa poésie?²¹ »

²¹ Milan Kundera. *L'Art du roman*, p.189-190.

Bibliographie

1. Œuvres littéraires

ARCAN, Nelly. *Putain : Récit*, Paris, Seuil, 2001, 190 p.

----- . *Folle : Récit*, Paris, Seuil, 2004, 208 p.

----- . *À Ciel ouvert : Roman*, Paris, Seuil, 2007, 276 p.

DOSTOÏEVSKI, Fédor. *Les Frères Karamazov*, trad. de Henri Mongault, préf. de Sigmund Freud, postface de Pierre Pascal, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Classiques », n° 2655, 1973 [1952], 992 p.

HEMINGWAY, Ernest. *A Farewell to Arms*, New-York, Scribner, 2003 [1929], 332 p.

HUGO, Victor. *Les Misérables*, notice et notes de Guy Rosa et Annette Rosa, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, 1272 p.

----- . *L'Homme qui rit*, éd. de Roger Borderie, intro. de Pierre Albouy, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Classiques », n° 3616, 2002, 848 p.

----- . *Notre-Dame de Paris*, éd. de Samuel S. de Sacy, préf. de Louis Chevalier, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Classiques », n° 3645, 2002 [1966], 704 p.

LABRÈCHE, Marie-Sissi. *Borderline : Roman*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », n° 143, 2003 [2000], 168 p.

----- . *La Brèche : Roman*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », n° 193, 2008 [2002], 168 p.

LITTELL, Jonathan. *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », n° 4685, 2006, 1408 p.

MUSSET, Alfred de. *La Confession d'un enfant du siècle*, éd. de Daniel Leuwers, Paris, Flammarion, coll. « GF », n° 769, 1993, 352 p.

RIMBAUD, Arthur. « Une Saison en enfer » dans *Œuvres complètes*, éd. de Antoine Adam, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 68, 1972, p.91-118.

TOLSTOÏ, Léon. *La Guerre et la paix*, trad. de Boris de Schloezer, notes de Gustave Aucouturier, index de Sylvie Luneau, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Classiques », n° 288, 1972 [1960], 2 vol.

VIGNEAULT, Guillaume. *Carnets de naufrage : Roman*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », n° 132, 2001 [2000], 270 p.

------. *Chercher le vent : Roman*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », n° 145, 2003 [2001], 272 p.

2. Ouvrages théoriques

a) Sur le roman

BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*, trad. de Daria Olivier, préf. de Michel Aucouturier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », n° 120, 1978 [1975], 492 p.

BARTHES, Roland. *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points-Essais », n° 35, 1953 et 1972, 192 p.

BLANCHOT, Maurice. *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », n° 89, 1955, 384 p.

HAMON, Philippe. *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », n° 230, 1997 [1984], 232 p.

KUNDERA, Milan. *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », n° 2702, 1986, 208 p.

LUKÁCS, Georg. *La Théorie du roman*, trad. de Jean Clairevoye et suivi de *Introduction aux premiers récits de Georg Lukács* par Lucien Goldmann, Paris, Gallimard, coll. « Tel », n° 144 ; Denoël, 1968, 204 p.

SARTRE, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », n° 19, 1948, 320 p.

b) Sur la littérature engagée

DENIS, Benoît. *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points-Essais », n° 407, 2000, 320 p.

Études françaises, vol. 44, n° 1, 2008 (*Engagement, désengagement : Tonalités et stratégies*), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, 176 p.

KAEMPFER, Jean. *Poétique du récit de guerre*, Paris, Librairie José Corti, coll. « Rien de commun », 1998, 294 p.

PELLETIER, Jacques. *Situation de l'intellectuel critique : La leçon de Broch*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1997, 232 p.

c) Sur la psychanalyse

FREUD, Sigmund. *Métapsychologie*, trad. de Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », n° 30, 1968 [1946], 192 p.

------. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. de Rose-Marie Zeitlin, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », n° 126, 1984 [1933], 272 p.